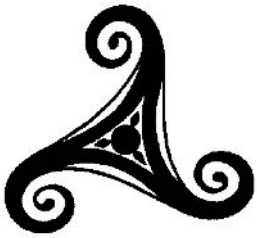
la lettre powysienne



numéro 3 – printemps 2002

Sommaire

Editorial . . . . . p. 1
The Prelude (*Childhood*), William Wordsworth . . . . . p. 2
Le Prélude, (*Enfance*), William Wordsworth . . . . . p. 4
La vérité des phénomènes, Elmar Schenkel . . . . . p. 6
The truth of phenomena, Elmar Schenkel . . . . . p. 7
Faust II, akt 1 (auszug), Johann Wolfgang Goethe p.16
Faust II, acte 1 (extrait), Johann Wolfgang Goethe (tr. Jean Malaplate) . p.17
Le Voyage en Bretagne, (extrait), Gustave Flaubert p.20
Le Voyage en Bretagne, (extract), Gustave Flaubert p.21
J.C. Powys and E.L. Grant Watson, Anthony Head p.22
J.C. Powys et E.L. Grant Watson, Anthony Head p.23
On a Theme of John Cowper Powys, Gunnar Lundin p.30
Sur un thème de John Cowper Powys, Gunnar Lundin . . . p.31
Un raseur prolixe... mais irrésistible, Lawrence Millman . . . p.32
John Cowper Powys — An unknown Classic, Ron Ben Jacob . . p.39
John Cowper Powys — un classique inconnu, Ron Ben Jacob . . p.41
About St Andrew's church in Stoke sub Hamdon p.46
A propos de l'église St Andrew's à Stoke sub Hamdon . . . p.47
An undiscovered Letter from JCP to Llewelyn, contrib. by C. Armandet p.50
Une Lettre inédite de JCP à Llewelyn, contribution de C. Armandet . p.51
Pêle-Mêle p.52

La lettre powysienne *a besoin de suggestions et d'articles de tous ses lecteurs: écrivez!*

Suggestions and contributions to la lettre powysienne *from all readers are welcome!*

http://www.powys-lannion.net/Powys/LettrePowysienne/PowysLettre.htm

EDITORIAL

CE NUMERO de printemps est placé sous le signe de “l‘élémental” et de la poésie. Bien que le premier terme semble un peu barbare à nos oreilles, “élément” n’ayant pas fourni dans notre langue de mot équivalent, il est cependant essentiel dans la pensée de Powys, et je pense que vous saurez percevoir ce qu’il recouvre. Pour ma part, j’ai l’impression que ce mot à connotation très riche inclut aussi les liens que Powys entretenait avec la mémoire des Indiens, les Mohawks en particulier, et que son respect intangible pour la nature relève d’une forme de chamanisme. Peut-être certains d’entre vous auront-ils envie d’apporter quelques éléments de définition de ce que Powys entendait par ce mot “élémental”? Nous en reparlerons.

Il m’a paru intéressant dans le même esprit de rapprocher deux grands poètes pour lesquels Powys nourrissait la plus grande admiration, Goethe et Wordsworth. Powys a toujours revendiqué sa filiation avec le poète anglais en ce qui concerne sa propre appréhension de la nature et son culte des éléments. Quant à Goethe dont Elmar Schenkel nous entretiendra de son importance pour Powys, il me semble qu’il offre de cette approche une préfiguration classique baignée de sérénité. Alors que Faust peut s’exclamer: “Si je dis à l’instant qui passe: Arrête-toi, tu es si beau... ”, Wordsworth, lui, à l’aube de l’ère romantique, va s’attacher à examiner, sans aucune sentimentalité, ce qui fait le prix de cet instant en allant au plus profond de ses épiphanies, et apparaît bien comme le héraut de la poésie moderne. J’ai voulu ajouter une troisième variation “élémentale”, plus inattendue peut-être celle-là, sur la sublimation qu’apporte un contact à fleur de peau avec la nature, exprimée par un jeune écrivain français qui parcourait vers 1840 une Bretagne encore nimbée de mystère et de poésie....

La lettre powysienne est heureuse de vous présenter d’autres articles révélant des aspects variés de John Cowper: Anthony Head nous fera découvrir E.L. Grant Watson, un écrivain anglais à peu près contemporain de Powys, qui fut un grand naturaliste, et qui a une approche comparable de la nature; ils échangèrent quelques lettres. De Suède, Gunnar Lundin nous livre des aphorismes qui résultent d’une connivence évidente avec les enseignements powysiens. Quant à Lawrence Millman, qui est explorateur, je crois que le portrait de John Cowper qu’il a fait ne peut que nous ravir, tant il est juste et en même temps d’un humour auquel Powys lui-même n’aurait rien trouvé à redire. Powys a également été le sujet d’une présentation aux lecteurs d’un journal israélien “online” l’an dernier, ce qui est sans doute une première et c’est avec fierté que je vous la livre. Enfin il nous faut mentionner une lettre étonnante de JCP dont vous aurez la primeur, car elle ne figure jusqu’ici dans aucun recueil. Mais... place à la lecture!

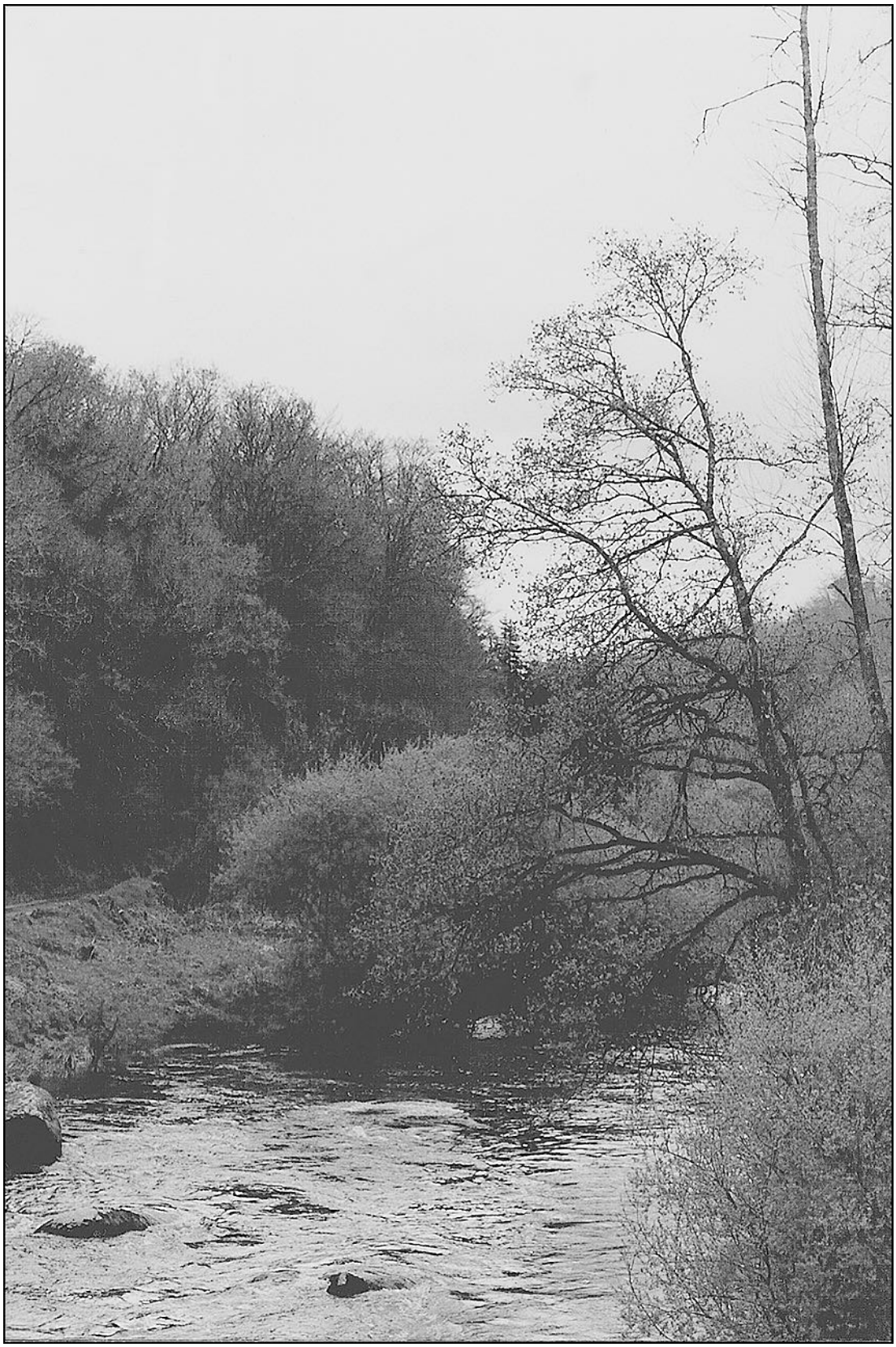
Rushing water, stone and branch! I thought deep of Wordsworth my favourite poet and of matters connected with the real proper way to dig into the tough fibres and Bleak stony rock-bed of Nature’s ways & looks & symbols.
(The Diary of John Cowper Powys, 14 March 1931)

Wordsworth, The Prelude

(from Book First, *Childhood*)

...Unprofitably travelling toward the grave,
Like a false steward who hath much received
And renders nothing back.

Was it for this
That one, the fairest of all rivers, loved
To blend his murmurs with my nurse's song,
And from his alder shades and rocky falls,
And from his fords and shallows, sent a voice
That flowed along my dreams? For this, didst thou,
O Derwent! winding among grassy holms
Where I was looking on, a babe in arms,
Make ceaseless music that composed my thoughts
To more than infant softness, giving me
Among the fretful dwellings of mankind
A foretaste, a dim earnest, of the calm
That Nature breathes among the hills and groves.
When he had left the mountains and received
On his smooth breast the shadow of those towers
That yet survive, a shattered monument
Of feudal sway, the bright blue river passed
Along the margin of our terrace walk;
A tempting playmate whom we dearly loved.
Oh, many a time have I, a five years' child,
In a small mill-race severed from his stream,
Made one long bathing of a summer's day;
Basked in the sun, and plunged and basked again
Alternate, all a summer's day, or scoured
The sandy fields, leaping through flowery groves
Of yellow ragwort; or when rock and hill,
The woods, and distant Skiddaw's lofty height,
Were bronzed with deepest radiance, stood alone
Beneath the sky, as if I had been born
On Indian plains, and from my mother's hut
Had run abroad in wantonness, to sport
A naked savage, in the thunder shower.



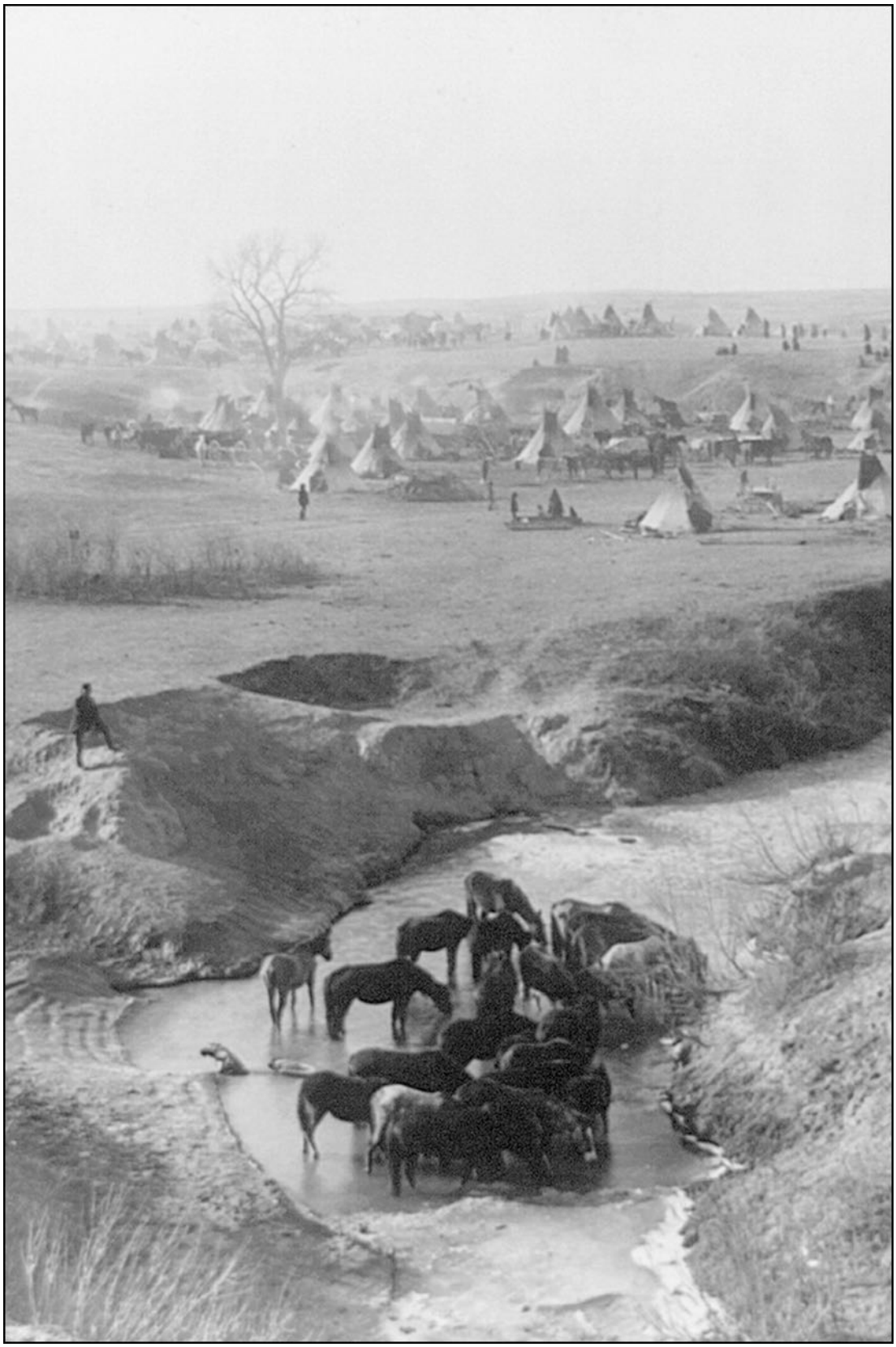
Wordsworth, Le Prélude

(Premier Livre, *Enfance*)

... Voyageant sans profit vers la tombe
Tel l'intendant félon qui a beaucoup reçu
Et n'a rien rendu en échange.

Etait-ce pour cela
Qu'une rivière, la plus belle de toutes, aimait
Mêler ses murmures aux chants de ma nourrice
Et de ses aulnes ombreux, de ses pentes rocheuses,
De ses gués et de ses hauts-fonds, faisait parvenir une voix
Qui dévalait le cours de mes rêves? C'était pour cela,
O Derwent, que serpentant le long des près herbeux
Là où dans ses bras encore je regardais, tu fis
Une musique incessante qui a donné à mes pensées
Plus que la douceur enfantine, m'accordant
Parmi les demeures agitées de l'humanité
Un avant-goût, un obscur pressentiment du calme
Que la Nature insuffle parmi les collines et les bosquets.
Quand elle avait laissé les montagnes et reçu
Sur sa lisse poitrine l'ombre de ces tours
Qui survivent encore, monuments fracassés
D'un féodal pouvoir, la rivière d'un bleu étincelant
Longeait la lisière de notre terrasse;
Attirante compagne de jeux bien-aimée.
Oh, bien des fois ai-je, enfant de cinq ans
Dans un petit bief coupé de son ruisseau,
Fait d'une journée d'été une longue baignade;
Lézardé au soleil, plongé et de nouveau lézardé
En alternance, toute une journée d'été, ou bien battu
Les prés sableux, bondissant à travers les bosquets fleuris
De jaune séneçon; ou quand rocher et colline,
Les bois et les hauteurs du Skiddaw au loin
Rayonnaient, bronze profond, je me tenais debout
Sous la voûte du ciel, comme né
Sur la plaine indienne, et que de la hutte de ma mère
Je m'étais échappé par pur plaisir de m'ébattre,
Sauvage nu, sous l'ondée de l'orage.

(trad. par J. Peltier)



Camp Lakota à White Clay Creek

Library of Congress, Prints & Photographs Division, John C. Grabill Collection, LC-USZ62-99672

La vérité des phénomènes

John Cowper Powys et Johann Wolfgang Goethe

1.

LA REACTION à Goethe dans les pays anglophones n'est pas des plus enthousiastes, au XXème siècle du moins. Goethe, pour sa part, admirait les Anglais, Lord Byron tout particulièrement. Les Victoriens, eux, avaient encore de l'admiration pour la philosophie et la littérature allemandes, et surtout pour le Sage de Weimar à qui Walter Scott et Thomas Carlyle, parmi beaucoup d'autres, rendirent visite. George Eliot, Matthew Arnold et Walter Pater en Angleterre, R.W. Emerson aux Etats Unis faisaient régulièrement référence à Goethe. Beaucoup de ces interactions anglo-allemandes étaient dues à Thomas Carlyle, superbe traducteur, agent provocateur littéraire.

Tandis que pour des causes diverses — parmi elles on pourrait citer l'influence mondiale de la culture américaine, les deux guerres — les Anglais perdaient au XXème siècle tout intérêt pour la culture allemande, il resta au moins un auteur qui en dépit des modes garda toute sa vie une admiration profonde pour Goethe. John Cowper Powys (1872-1963) se sentait parfois être une réincarnation du poète-philosophe allemand. Dans son *Autobiographie*, chef d'œuvre bizarre et magnifique, il se définit comme un "Goethe né dans le Derbyshire."[1] Jeune homme, *Le voyage en Italie* de Goethe l'accompagnait, et il se jouait le rôle de "*John Powys visitant les Fontaines de Rome.*"[2] Bien qu'il aimât Goethe et la culture allemande classique, il haïssait la politique allemande. Pendant les deux guerres mondiales, il composa des livres contre l'idéologie impériale et nationale de l'Allemagne. Dans *The War and Culture* (1914), où il encourage un engagement américain, il oppose la culture allemande, symbolisée par Weimar et Goethe, à l'Allemagne prussienne.

Powys découvrit Goethe pendant ses études d'histoire à Cambridge grâce à son ami et "mentor", G.P. Gooch, qui devint plus tard président de la Société Goethéenne d'Angleterre.[3] Ensuite il se mit à lire, d'abord "ces merveilleuses *Conversations avec Eckermann*"[4] puis, toujours en traduction anglaise parce qu'il ne savait pas l'allemand, *Werther, Faust I et II,* les romans, *Wilhelm Meister, Les affinités électives,* le livre autobiographique *Poésie et vérité* et *Le voyage en Italie.*

Avant de devenir écrivain et romancier, Powys était un commis-voyageur en littérature. Il donnait des conférences en Europe et aux Etats Unis sur des sujets littéraires et philosophiques. Lors d'une de ces tournées en Allemagne en 1908, sous l'égide de l'université d'Oxford, il visita Weimar, une ville qui l'attirait pour deux raisons.

L'une était de voir la sœur du philosophe Friedrich Nietzsche mort huit ans auparavant. Elisabeth Förster-Nietzsche, qui préparait alors l'héritage nietzschéen

---

[1] *Autobiographie,* p.266

[2] ibid., p.266

[3] ibid., p.167

[4] ibid., p.167

The truth of phenomena

John Cowper Powys & Johann Wolfgang Goethe

1.

THE REACTION to Goethe in Anglo-Saxon countries is not partticularly enthusiastic, at least in the 20th century, whereas Goethe admired Englishmen, particularly Lord Byron. Victorians however still admired German philosophy and culture, and above all the Weimar Sage, to whom Walter Scott and Thomas Carlyle, among many others, paid visits. George Eliot, Matthew Arnold and Walter Pater in England, R.W. Emerson in America regularly referred to Goethe. A great many of these interactions between England and Germany were due to Thomas Carlyle, magnificent translator, literary "agent provocateur".

While for various reasons — among which one could take into account the world-wide influence of American culture, and the two wars — English people showed a flagging interest for German culture during the 20th century, there remained at least one writer who, in spite of fashion, retained all his life a deep admiration for Goethe. John Cowper Powys (1872-1963) felt sometimes as though he was a re-incarnation of the German poet-philosopher. In his *Autobiography*, a bizarre but magnificent masterpiece, he defines himself as a "Goethe born in Derbyshire."[1] When still a young man, visiting Italy, his copy of Goethe's *Travel Sketches* never left him, and he would play the part of "*John Powys visiting the Fountains of Rome.*"[2] Although he liked Goethe and classical German culture, he hated German politics. During the two world wars, he wrote books against the imperial and national ideology of Germany. In *The War and Culture* (1914), where he champions American involvement, he contrasts German culture, symbolised by Weimar and Goethe, with Prussian Germany.

While he was at Cambridge reading history, Powys became acquainted with Goethe through his friend and "mentor" G.P. Gooch[3], who later became president of the Goethean Society of England. He then started to read, in English translation, first "those wonderful *Conversations with Eckerman*"[4], followed by the novels *Wilhelm Meister* and *Elective Affinities*, the autobiographical work *Poetry and Truth* and *Travel Sketches.*

Before becoming a writer and novelist, Powys was a commercial traveller in literature. He gave lectures in Europe and in the United States on literary and philosophical subjects. During one of these tours, in Germany in 1908, under the aegis of Oxford University, he visited Weimar which attracted him for two reasons.

First he wished to meet the sister of the philosopher Friedrich Nietzsche,

---

[1] *Autobiography,* p.294
[2] ibid., p.294
[3] ibid., p.181
[4] ibid., p.180

récupéré par les fascistes, invita l'ardent admirateur anglais du philosophe allemand à venir prendre le thé.[5] En 1916, pendant la guerre, quand Nietzsche était honni dans les pays anglo-saxons, Powys le défendit, et c'est peut-être cette visite qui lui inspira ces mots: "Les écrits de Nietzsche sont particulièrement exposés au malentendu dès qu'ils tombent sous la coupe des petits-bourgeois."[6]

L'autre but de sa visite à Weimar, bien sûr, c'était Goethe: "Sans doute Goethe ne reçut-il jamais de la part d'un Celte introverti des marques d'admiration comparables à celles que je lui offris."[7] Dans sa liste des cent meilleurs livres du monde, *One Hundred Best Books*, il cite Goethe avec quatre autres auteurs allemands (Nietzsche, Heine, Sudermann, Hauptmann). Il recommande *Faust, Wilhelm Meister* et les *Conversations avec Eckermann*. C'est un triple Goethe qu'il voit maintenant et qui le reflète lui, Powys: en tant que penseur, guide spirituel de l'art de vivre et romancier-poète. En 1915, il publiait une collection de ses conférences et essais sous le titre de *Visions and Revisions*. Dans l'essai consacré à Goethe, il se rappelle la lecture qu'il fit de *Werther* à l'âge de 18 ans, "dans une péniche tirée par trois chevaux"[8], sur une rivière du Somerset. Mais le chef-d'oeuvre de Goethe reste pour lui *Faust*:

> Je n'hésite pas à dire que *Faust* est de façon durable la plus *intéressante* de toutes les oeuvres jamais sorties du cerveau humain.... Si je rencontrais un homme qui me dise que sa philosophie de la vie est tirée de *Faust*, je le saluerais humblement. Une fois j'ai en effet rencontré un tel homme. Je crois qu'il était voyageur de commerce et venait de Buffalo.[9]

Dans un autre essai sur Goethe, vingt ans plus tard, il parle de "l'immense Cathédrale Mythologique".[10] Et il ajoute qu'il n'y a aucun autre écrivain dans sa vie qui l'ait influencé davantage. Il relève l'importance de "l'Eternel féminin" chez Goethe, et il faut se rappeler que Powys pour sa part compte parmi les auteurs du XXème siècle qui ont le plus réfléchi sur ce problème. Il reconnaît aussi la culture de vie de Goethe, c'est-à-dire les méthodes qu'il a utilisées pour s'appliquer à parts égales à la poésie, au mysticisme, aux sciences et à la vie politique: "Il n'y a aucun autre être humain qui ait prononcé de tels oracles."

D'ailleurs, on trouve dans les romans de Powys de nombreuses références à Goethe. Sylvanus Cobbold, dans *Les Sables de la Mer*, médite sur la féminité et "l'Eternel féminin" (*Faust*) de Goethe. Le narrateur de *Morwyn* compare son amour spirituel pour Morwyn à l'amour tel qu'il est représenté dans *Faust*. On a également avancé que la fin de *Glastonbury*, avec le déluge, a été préfigurée dans la fin de *Faust II*.

Il y a deux citations de Goethe qui ont accompagné Powys comme des mantras pendant toute sa vie. En 1958, cinq ans avant sa mort, à l'âge de 86 ans, il s'exclamait en allemand, devant son visiteur allemand, Rolf Italiaander: "Alles Vergängiche ist nur ein Gleichnis", (Tout ce qui est passager n'est qu'un

---

[5] *Autobiographie*, p.360
[6] *One Hundred Best Books*, Arnold Shaw, 1916, p.24
[7] *Autobiographie*, p.360
[8] *Visions & Revisions*, p.139
[9] ibid., p.142
[10] *Plaisirs de la Littérature*, p.392

who had died eight years before. Elisabeth Förster-Nietzsche, who was at that time busy arranging the Nietzschean heritage later exploited by the fascists, invited the passionate English admirer of the German philosopher to come and have tea with her.[5] In 1916, during the war, when Nietzsche was despised in Anglo-Saxon countries, Powys took his defence, and it may have been this visit which inspired him to say: "Nietzsche's writings when they fall into the hands of Philistines are more misunderstood than any others."[6]

The other reason for his visit to Weimar was Goethe: "Never, I fancy, has Goethe received such adoration from an introverted Celt as I offered to him then."[7] He names Goethe along with four other German authors (Nietzsche, Heine, Sudermann, Hauptmann) in his list of the world's masterpieces, *One Hundred Best Books*. He recommends *Faust, Wilhelm Meister* and *Conversations with Eckermann*. It is a triplicate Goethe he now sees and who is a reflection of himself, Powys: as thinker, as spiritual leader on the art of life and as novelist-poet. In 1915 he published a collection of his lectures and essays under the title *Visions and Revisions*. In the essay on Goethe, he remembers how he read The *Sorrows of Werther*, "in a Barge, towed by three Horses", on a river in Somerset.[8] But the masterpiece for him remains *Faust*:

> Personally, I do not hesitate to say that I think Faust is the most permanently *interesting* of all the works that have proceeded from the human brain.... When I meet a man who shall tell me that the philosophy of his life is the philosophy of Faust, I bow down humbly before him. I did meet such a man once. I think he was a commercial traveller from Buffalo.[9]

In another essay on Goethe, twenty years later, he speaks of the "vast Mythological Cathedral".[10] And he adds that there is no other writer in his life who has more influenced him. He notes the importance of "the Eternal feminine" in Goethe and one must remember that Powys himself is one of the 20th century authors who has given most thought to this problem. He also recognises Goethe's life culture, that is to say the methods used to apply himself equally to poetry, to mysticism, to sciences and to political life. "There is no other human being who has pronounced such oracles."

Moreover, one can find many references to Goethe in his novels. Sylvanus Cobbold, in *Weymouth Sands*, meditates on the feminine Principle and Goethe's "Eternal Feminine" (*Faust*). The narrator of *Morwyn* compares his spiritual love for Morwyn with love as it is represented in *Faust*. It has also been argued that the end of *A Glastonbury Romance* was heralded in the end of *Faust II*.

Two quotations from Goethe have accompanied Powys like mantras all his life. In 1958, five years before his death, at the age of 86, he exclaimed in German, to his German visitor, Rolf Italiaander: "Alles Vergängliche ist nur ein Gleichnis"

---

[5] *Autobiography*, p.398
[6] *One Hundred Best Books*, Arnold Shaw, 1916, p.24
[7] *Autobiography*, p.398
[8] *Visions & Revisions*, p.139
[9] ibid., p.142-3
[10] *The Pleasures of Literature*, p.579

symbole), et “Im Ganzen Guten, Schönen resolut zu leben”, (Vivre résolument dans le Tout, le Bon et le Beau)... Il s’exclamait qu’il n’y a que ça qui compte, et il répétait les formules magiques “dans le Tout” et “résolument”.[11]

2.

POWYS voyait en Goethe cet esprit de l’homme universel qui possède l’esprit du Tout. Dans ses essais *In Spite Of* et *Une Philosophie de la Solitude*, Powys attaque le particularisme et la spécialisation du monde moderne et des scientifiques. Il se compte lui-même parmi les philosophes sans spécialisation, “unspecialising philosophers,” et c’est ainsi qu’il se retrouve dans une lignée de philosophes-écrivains s’étendant d’Héraclite, Marc Aurèle, Chuang Tseu et Lao Tseu jusqu’à Rousseau, Goethe, Whitman ou Nietzsche. A ses yeux Goethe représente le possible humain, avant la “dissociation de la sensibilité” dont T.S. Eliot faisait le diagnostic en la plaçant au XVIIème siècle. Mais Powys se garde de l’élitisme qu’on rattache au moderne Eliot. Tout au contraire, il fait l’éloge de la philosophie goethéenne qui serait une philosophie appliquée et donc à utiliser par chaque individu, riche ou pauvre, jeune ou vieux.

Il y a une autre qualité que Powys relève dans la méthode et la philosophie de Goethe. Quand Goethe et Schiller entrèrent en contact avant de devenir amis, Goethe lui représenta sa conception de la métamorphose des plantes. Goethe la peignait avec une telle sensualité, comme s’il s’agissait d’une expérience réelle, que Schiller l’interrompit, disant qu’il ne s’agissait que d’une *idée*. Mais c’est justement cette qualité goethéenne de “sensualiser” les pensées qui a fasciné Powys. Goethe et Nietzsche lui paraissent comme des “romantiseurs d’idées” (“romanticists of ideas”) en tant qu’ils transforment des pensées en figures sensuelles et dramatiques. Cependant, les deux écrivains utilisent certains mécanismes pour garder le contrôle d’un sensualisme démesuré. Tandis que Goethe se consacre à l’étude scientifique de la nature, Powys recommande le scepticisme de Montaigne et l’humour de Rabelais — deux attitudes qu’il va invoquer pour lutter contre le pseudo-mysticisme des Nazis pendant la deuxième guerre mondiale. Cela signifie que Goethe et Powys étaient conscients des dangers inhérents au sensualisme des idées. Cela dit, leur critique de la vie moderne reste valable. C’est précisément parce que la vie moderne supprime la plupart des sensations pour mieux permettre le fonctionnement social et technologique, que les sens, les rêves et les images développent des tendances séditieuses et subversives.

La réponse de Goethe et de Powys se trouve dans la redécouverte des phénomènes. Goethe était un grand observateur du monde naturel. Il étudiait les pierres, les plantes, les animaux et l’anatomie humaine dans laquelle, d’ailleurs, il découvrit l’os malaire. Il se fit envoyer le crâne d’un éléphant pour mieux en étudier les structures. En effet, il pensait être plus compétent dans les sciences que dans les arts. Il suffit de rappeler sa polémique à propos de la théorie des couleurs de Newton. Mais ce qui est important dans son œuvre scientifique, dont une partie est prise au sérieux par quelques penseurs contemporains (Werner Heisenberg, Carl-Friedrich von Weizsäcker, Roger Caillois, Hugo Kükelhaus,

[11] Cf. *The Powys Review* n°14, 1984, pp.54-7.

(All things transitory are only symbolic) and “Im Ganzen, Guten, Schönen resolut zu leben”, (to live resolutely in the whole, the good and the beautiful). He exclaimed that this is the only thing that counts, and he repeated the magic formulas “in the whole” and “resolutely”.[11]

2.

POWYS saw in Goethe this spirit of universal man who possesses the spirit of the Whole. In his essays, *In Spite Of*, and *A Philosophy of Solitude*, Powys attacks the particularism and the specialisation of the modern world and of scientists. He counts himself among “the unspecialising philosophers” and that is how he finds himself in a line of philosopher-writers going from Heraclites, Marcus Aurelius, Chuang Tse and Lao Tse up to Rousseau, Goethe, Whitman or Nietzsche. In his eyes Goethe represents the human potential before the “dissociation of sensibility” which T.S. Eliot diagnosed, setting it in the 17th century. But Powys takes care not to fall into the elitism which is attached to Eliot’s modernism. On the contrary, he praises Goethean philosophy which would seem to be a practical philosophy, which every person, rich or poor, young or old, may use.

There is another quality which Powys notices in Goethe’s method and philosophy. When Goethe and Schiller first met, before they became friends, Goethe explained to him his conception of the metamorphosis of plants. Goethe was describing it with such sensuality, as though it was a real experience, that Schiller interrupted him, remarking that it was only an *idea*. But it is precisely this Goethean quality of sensualising thoughts which fascinated Powys. He sees Goethe and Nietzsche as “romanticists of ideas” insofar as they transform thoughts into sensual and dramatic figures. However, both writers use certain mechanisms in order to keep control over excessive sensualism. Whereas Goethe devotes himself to a scientific study of nature, Powys recommends Montaigne’s scepticism and Rabelais’s humour — two attitudes which he will invoke against the pseudo-mysticism of the Nazis during the Second World War. This means that Goethe and Powys were conscious of the dangers inherent in the sensualisation of ideas. This being said, their criticism of modern life remains valid. It is precisely because modern life suppresses most of our sensations in order to better allow the operations of society and technology that senses, dreams and images develop seditious and subversive tendencies.

The reaction of both Goethe and Powys lies in the rediscovery of phenomena. Goethe was a great observer of the natural world. He studied stones, plants, animals and human anatomy, where he discovered the intermaxillary bone. He had the cranium of an elephant sent to him in order to better study its structure. For he thought he was more competent in science than in art. One only need remember his dispute with respect to Newton’s theory of colours. But what is important in his scientific work, part of which is still taken into consideration by some contemporary thinkers (Werner Heisenberg, Carl-

[11] *The Powys Review* n°14, 1984, pp.54-7

Owen Barfield), c'est l'affinité, sinon l'amour, éprouvé par le chercheur pour son objet, et peut-être réciproquement. C'est pour cela qu'il s'intéressait non seulement à la classification des nuages par l'Anglais Luke Howard, mais aussi aux circonstances de la vie du météorologiste. Il lui a même dédié des poèmes en l'honneur de son œuvre. Cela veut dire que la voie scientifique est pour Goethe intimement liée à la découverte de soi-même. Il s'oppose ainsi au détachement pratiqué par la science moderne envers la psychologie, le groupe, la société et les valeurs morales. Pour Goethe la science fait partie de la complexité de la vie et ne saurait être séparée d'elle. Avec Powys, on rencontre une attitude semblable. Dans son essai philosophique de 1920, *The Complex Vision*, il affirme que la vérité est un "geste de tout notre être", "un équilibre créateur, un équilibre entre des contradictions éternelles." La vérité, en fait, serait "un organisme vivant."

3.

GOETHE et Powys étaient attirés par les surfaces, par les apparences et les phénomènes, par tout ce qui "se manifeste". Goethe parlait d'un "mystère révélé" dans l'apparence que produit la nature. Il faut, dit-il dans le poème *Epirrhema*, se réjouir de l'apparence vraie, du jeu sérieux parce que la vie n'est jamais d'un bloc mais plutôt une variation infinie ("Kein Lebendiges ist ein Eins, / Immer ists ein Vieles.") Il y a donc une vérité qui est accessible aux sens, en dépit de ce que dit la science moderne qui s'en méfie. Chez Powys il y a un véritable culte des sens. Les personnages dans ses romans s'y abandonnent comme des enfants et y cherchent le sens de leur vie, Wolf Solent comme Sylvanus Cobbold, John Geard comme John Crow et beaucoup d'autres. "Les sensations", écrit-il dans *Mortal Strife*, "sont les plus pures essences de notre vie planétaire." Il s'agit peut-être d'une alchimie planétaire que Powys envisage dans de telles reconnaissances. Comme les alchimistes récoltaient la rosée du matin pour en extraire des essences à distiller, Powys et ses personnages sont voués à une transmutation de leur être par-delà la perception des essences. "Il faut accepter," écrit-il dans *Autobiographie*, "la réalité des sens contre toute interprétation électronique."[12] Ecrit dans les années trente, ce jugement a depuis beaucoup gagné en sens. Les phénomènes sont devenus des calculs qui réapparaissent sur les moniteurs de nos ordinateurs. La réduction électronique est en pleine marche. Goethe déjà se méfiait de tout instrument optique qui déformerait les objets, qu'ils soient vus par des microscopes, des lunettes ou des télescopes. Aussi n'aimait-il pas la mathématique. Quand Powys cultive ses "sensation thoughts", ses pensées-sensations, il pratique une élimination qui nous rappelle la méthode phénoménologique d'Husserl. Il écrit dans *Autobiographie* que

[12] "A mon sens (c'est peut-être un signe d'insanité endurcie, mais je ne le crois pas) la seule façon foncièrement philosophique de prendre la vie consiste en un acte triple de l'intelligence. Il faut, premièrement, accepter les données de nos sens, admettre que nos impressions du monde correspondent à la réalité réelle du monde en rejetant toute interprétation électronique. Deuxièmement, admettre qu'en notre sentiment intime d'exister et de vouloir réside la seule indication qui nous sera jamais fournie sur ce qui fait que cette réalité est ce qu'elle est. Troisièmement, nous astreindre à jouir d'une façon personnelle de cet univers fait par nous et que nous détruisons et recréons à perpétuité." (*Autobiographie*, p.59-60)

Friedrich von Weizsäcker, Roger Caillois, Hugo Kükelhaus, Owen Barfield) is, if not love, at least the affinity which the seeker feels for his subject, a relation which might perhaps be reciprocal. That is why he became so interested not only in the classification of clouds by the Englishman Luke Howard, but also in the meteorologist's life. He even dedicated some poems to him to honour his achievements. The scientific approach, for Goethe, is thus intimately related to the discovery of self. He is therefore opposed to the detachment practised by modern science towards psychology, the group, society and moral values. For Goethe, science is part of the complexity of life and cannot be separated from it. We find a similar attitude in Powys. In his 1920 philosophical essay, *The Complex Vision*, he stresses that truth is "a gesture of our whole being", "a creative equilibrium, an equilibrium between eternal contradictions." Truth, in fact, is possibly "a living organism".

3.

GOETHE and Powys were both attracted by surfaces, by appearances and phenomena, by all that "manifests itself". Goethe spoke of a "revealed mystery" in the appearance produced by nature. One must be gladdened, he says in his poem *Epirrhema*, by the true appearance, by the serious game, because life is never of one piece, but rather an infinite variation ("Kein Lebendiges ist ein Eins, / Immer ists ein Vieles.") Truth is therefore accessible to the senses, in spite of what modern science, suspicious of them, says. One finds in Powys a real cult of the senses. The characters of his novels give themselves up to them like children and seek in them the significance of their lives, Wolf Solent as well as Sylvanus Cobbold, John Geard as well as John Crow, and many others. In *Mortal Strife*, he writes: "Sensations are the purest essences of our planetary life." Powys is perhaps considering a planetary alchemy in such admissions. Just as alchemists collected morning dew to prepare essences for distillation, Powys and his characters are destined to suffer a transmutation of their being beyond the perception of essences. One must "accept our sense impressions of the world as the world's true reality, against all electronic reduction."[12] Written in the thirties, this judgment has since gained in meaning. Phenomena have become calculations which reappear on our computer screens. Electronic reduction is in full flight. Goethe was already wary of any optical instrument which could distort objects, whether seen through microscopes, field-glasses or telescopes. That is why he also disliked mathematics. When Powys devotes himself to his "sensation-thoughts", he puts into practice such sifting as found in Husserl's

[12] "My own feeling is — it may be a rooted insanity but I do not think so — that the only profoundly philosophical way of taking life is a threefold act of the intellect. First to accept our sense impressions of the world as the world's true reality, against all electronic reduction. Secondly, to accept what interiorly we feel of our consciousness and will as our deepest hint as to what causes the nature of this reality to be as it is. Thirdly, to force ourselves to enjoy in a particular way this self-made universe that we are for ever destroying and recreating." (*Autobiography*. p.56)

quand la nuit il regarde le ciel, il se débarrasse de tout calcul astronomique ou mathématique pour mieux percevoir la réalité de l'étoile.[13] Ainsi l'œil humain et la lumière du ciel scellent leur affinité. Goethe n'a rien dit d'autre quand il affirme dans sa théorie de la couleur que l'œil et la lumière se renforcent l'un l'autre, l'œil étant la lumière intérieure reconnaissant son équivalent à l'extérieur. Si l'œil n'était semblable au soleil, il ne pourrait jamais voir le soleil.

Le jeu des yeux avec la lumière, et le jeu de la lumière avec les ténèbres produisent les couleurs qu'on pourrait envisager comme la surface des surfaces. Pour Powys comme pour Goethe, les couleurs sont en même temps des êtres spirituels et des êtres physiques. Powys parle des odeurs rendues visibles, comme d'un corps dont on s'est énamouré; les couleurs sont quelque chose qu'on absorbe comme "la révélation d'une Quatrième Dimension érotique."[14]

Dans son enfance Powys se créait des extases, des "panoramas pré-cosmiques"[15] en appuyant les jointures des doigts sur ses yeux fermés. Lors d'une hospitalisation il développa l'habitude de s'imaginer des *anges de couleurs diverses*[16], ordonnés en légions qu'il pouvait envoyer à son gré à certains des patients près de lui. Les couleurs étaient pour lui des êtres surnaturels en ce sens qu'elles ont une réalité au-delà des ondes électro-magnétiques. On pourrait ainsi les associer à son concept de "life-illusion", l'illusion vitale, qui est une énergie nous permettant de vivre et donnant un sens à la vie terrestre. John Geard, dans *Les Enchantements de Glastonbury*, parle d'un même phénomène quand il loue les miracles et les mensonges vitaux. Goethe, dans le même esprit, rejette l'idée de la tromperie visuelle, parce qu'elle produit sa propre réalité.

Si Goethe et Powys font toujours sens, c'est parce qu'ils essaient de trouver les principes de la vie au delà de la recherche positiviste et analytique de la science.[17] Celle-ci a été basée, au moins pendant les trois derniers siècles, sur l'analyse de ce qui est mort. C'est pour cette raison que Powys haïssait la vivisection. Goethe cherchait le divin dans le vivant, comme nous le rapporte Eckermann dans ses Conversations avec le Sage de Weimar. Et le vivant est, selon Goethe, ce qui se transforme et devient; ce n'est jamais ce qui est raidi et pétrifié, ce qu'étudie la raison isolée et déracinée.

Le vivant, enfin, pour les deux écrivains, c'est avant tout la terre elle-même. En 1827, à l'âge de 78 ans et cinq ans avant sa mort, Goethe affirmait qu'il voyait la terre comme un organisme gigantesque qui respire. Le début de *Glastonbury* est plein de telles intuitions. Et il semble que récemment, après que des astronautes aient vu la planète depuis l'espace, la science elle-même a commencé à admettre cette vision.

Elmar Schenkel

E. Schenkel a écrit lui-même en français le texte ci-dessus pour *la lettre.*

---

[13] *Autobiographie,* p.158
[14] ibid., p.74
[15] ibid., p.46
[16] ibid., p.337
[17] ibid., p.565

phenomenological method. In *Autobiography* he writes that when at night he looks at the sky, he gets rid of all astronomical or mathematical calculations so as to better make out the reality of a star.[13] In this way the human eye and the light of the sky seal their affinity. Goethe never said otherwise when in his theory of colour he affirmed that the eye and the light strengthen themselves mutually, the eye being the interior light recognizing its equivalent outside it. If the eye were not similar to the sun, it could never see the sun.

Complicity of eyes with light and of light with darkness produces colours which could be apprehended as the surface of surfaces. For Powys as for Goethe colours are at the same time spiritual and physical beings. Powys speaks of fragrances which have grown visible, likening them to a human body with which one is infatuated; colours are something which are absorbed "like the revelation of an erotic Fourth Dimension."[14]

When he was a child, Powys used to provoke ecstasies, "pre-cosmic panoramas"[15] by pressing his knuckles against his closed eyelids. At one time in hospital he developed the habit of imagining *variously-coloured angels*[16], set in legionsf which he could send according to his will to some of the patients near him. For him, colours were supernatural beings insofar as they have a reality far beyond electro-magnetic waves. It is possible to link them to his concept of "life-illusion", which is an energy enabling us to live and giving meaning to terrestrial life. John Geard, in *A Glastonbury Romance*, is speaking of a similar phenomenon when he praises miracles and vital lies. Goethe, in the same way, dismisses the idea of visual deception because it produces its own reality.

If Goethe and Powys still signify something, it is because they try to find the principles of life beyond the positivist and analytical research of science.[17] The latter has been based these last three centuries upon the analysis of what is dead. It is for this reason that Powys hated vivisection. Goethe was looking for the divine in the living, as Eckermann relates in his Conversations with the Sage of Weimar. And the living is, according to Goethe, what transforms itself and becomes; it is never what is stiffened and petrified, which is what rootless reason studies in isolation.

To conclude, the living is, for the two writers, before all else, earth itself. In 1827, at the age of 78 and five years before his death, Goethe asserted that he saw the earth as a huge breathing organism. The beginning of *A Glastonbury Romance* is full of such intuitions. And it seems that recently, after cosmonauts had seen our planet from space, even science has begun to acknowledge this vision.

Elmar Schenkel (written in French, tr. J.P.)

Dr Elmar Schenkel is Prof. Dr. habil.; Ph.D. dissertation on J.C. Powys; post-doctoral dissertation on *Sense of place in modern poetry*; taught English and American Literature at the Universities of Freiburg, Tübingen and Konstanz;

[13] *Autobiography*, p.171
[14] ibid., p.73
[15] ibid., p.40
[16] ibid., p.373
[17] ibid., p.626

Le Dr. Elmar Schenkel occupe la chaire de Littérature anglaise à l'Université de Leipzig. Auparavant, il a enseigné la littérature anglaise et américaine aux Universités de Fribourg, Tübingen et Constance. Il a été "visiting Professor" à Amherst, Université de Massachusetts. Son Ph.D. portait sur J.C. Powys et sa thèse de doctorat sur *Sense of place in modern poetry*. Il est actuellement, avec Stefan Welz, "Editor" de la Collection *Leipzig Explorations in Literature and Culture*. Son dernier livre paru est un long essai sur H.G. Wells (*H.G. Wells: Der Prophet im Labyrinth*, 2001).

Autres lectures autour de Goethe:

Johann Wolfgang Goethe: L'Un, l'Autre et le Tout, édité sous la direction de J-M. Valentin, Ed. Klinksieck
Goethe, Modes d'Emploi, de J-P Lefebvre, Ed. Belin
Ecrits autobiographiques de Goethe, par J. Le Rider, Ed. Bartillat.

Goethe, ***Faust II***, akt 1

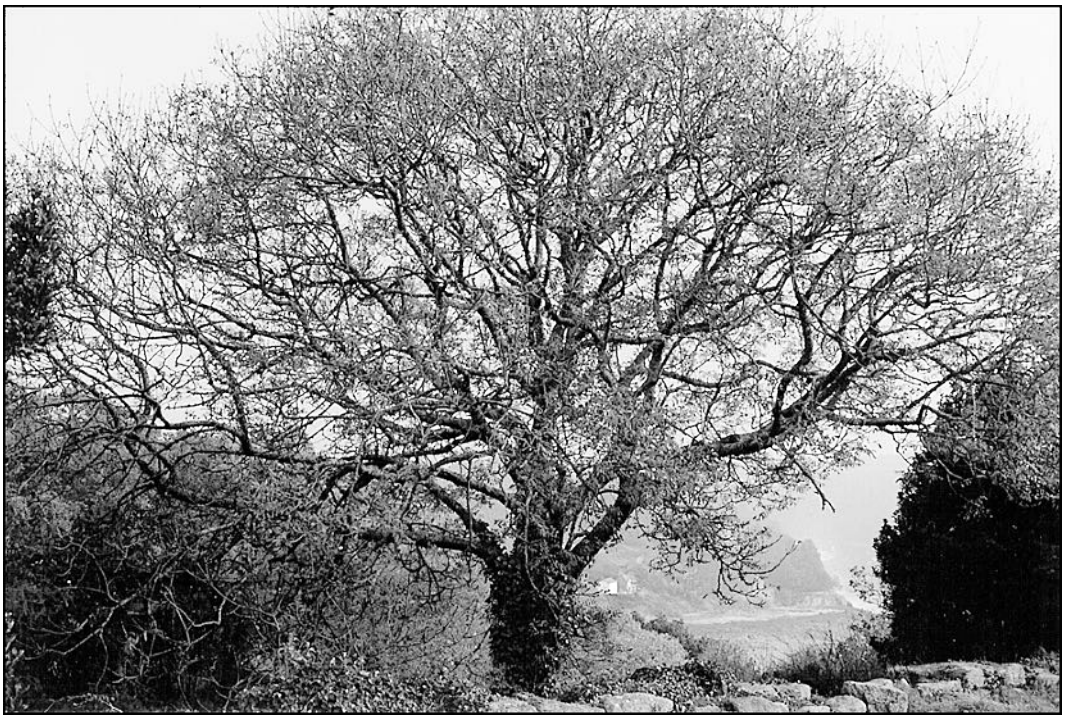
FAUST

Des Lebens Pulse schlagen frisch lebendig,
Ätherische Dämmerung milde zu begrüßen;
Du, Erde, warst auch diese Nacht beständig
Und atmest neu erquickt zu meinen Füßen,
Beginnest schon, mit Lust mich zu umgeben,
Du regst und rührst ein kräftiges Beschließen,
Zum höchsten Dasein immerfort zu streben. —
In Dämmerschein liegt schon die Welt erschlossen,

visiting professor at the University of Massachusetts, Amherst; since 1993 chair of English Literature at the University of Leipzig. Together with Stefan Welz, he is the editor of the *Leipzig Explorations in Literature and Culture.* His most recent publication is a book-length essay on H.G. Wells (*H.G. Wells: Der Prophet im Labyrinth*, 2001).

Further reading :

H.B. Nisbet: *Goethe and the Scientific Tradition*, London 1972
F. Amrine, F.J. Zucker, H. Wheeler, eds., *Goethe and the Sciences. A Reappraisal*, Dordrecht 1987
Alice Raphael, *Goethe and the Philosopher's Stone*, London: Routledge & Kegan Paul 1965. (Reprint Amsterdam 1990)
Alfred Schmidt: *Goethes herrlich leuchtende Natur*, München1984
Albrecht Schöne: *Goethes Farbentheologie*, München 1987
Reinhold Sölch: *Die Evolution der Farben. Goethes Farbenlehre in einem neuen Licht*, Ravensburg 1998



Goethe, ***Faust II***, acte 1

FAUST

Un sang plus frais vient battre aux veines de la vie
En saluant l'aube éthérée avec douceur;
Ton œuvre, cette nuit, Terre, s'est poursuivie,
Tu respires sous moi d'une neuve vigueur
Et la joie alentour à ruisseler commence;
A mon âme tu rends le courage et l'ardeur
De m'élancer vers vous, cimes de l'existence.
Le monde s'est ouvert dès les premiers rayons;

Der Wald ertönt von tausendstimmigem Leben,
Tal aus, Tal ein ist Nebelstreif ergossen,
Doch senkt sich Himmelsklarheit in die Tiefen,
Und Zweig und Äste, frisch erquickt, entsprossen
Dem duft'gen Abgrund, wo versenkt sie schliefen;
Auch Farb' an Farbe klärt sich los vom Grunde,
Wo Blum' und Blatt von Zitterperle triefen —
Ein Paradies wird um mich her die Runde.

Hinaufgeschaut! — Der Berge Gipfelriesen
Verkünden schon die feierlichste Stunde;
Sie dürfen früh des ewigen Lichts genießen,
Das später sich zu uns hernieder wendet.
Jetzt zu der Alpe grüngesenkten Wiesen
Wird neuer Glanz und Deutlichkeit gespendet,
Und stufenweis herab ist es gelungen; —
Sie tritt hervor! — und leider schon geblendet,
Kehr' ich mich weg, von Augenschmerz durchdrungen.

So ist es also, wenn ein sehnend Hoffen
Dem höchsten Wunsch sich traulich zugerungen,
Erfüllungspforten findet flügeloffen;
Nun aber bricht aus jenen ewigen Grûnden
Ein Flammenübermaß, wir stehn betroffen;
Des Lebens Fackel wollten wir entzünden,
Ein Feuermeer umschlingt uns, welch ein Feuer!
Ist's Lieb'? ist's Haß? die glühend uns umwinden,
Mit Schmerz und Freuden wechselnd ungeheuer,
So daß wir wieder nach der Erde blicken,
Zu bergen uns in jugendlichstem Schleier.

So bleibe denn die Sonne mir im Rücken!
Der Wassersturz, das Felsenriff durchbrausend,
Ihn schau' ich an mit wachsendem Entzücken.
Von Sturz zu Sturzen wälzt er jetzt in tausend,
Dann abertausend Strömen sich ergießend,
Hoch in die Lüfte Schaum an Schäume sausend.
Allein wie herrlich, diesem Sturm ersprießend,
Wölbt sich des bunten Bogens Wechseldauer,
Bald rein gezeichnet, bald in Luft zerfließend,
Umher verbreitend duftig kühle Schauer.
Der spiegelt ab das menschliche Bestreben.
Ihm sinne nach, und du begreifst genauer:
Am farbigen Abglanz haben wir das Leben.

(*Faust I & II*, Goethe)

Mille chants dans les bois disent sa renaissance;
La nappe du brouillard recouvrant les vallons
S'éclaircit lentement sous la clarté sublime.
Branches, rameaux, tirés de leurs rêves profonds,
Surgissent, rafraîchis, du vaporeux abîme;
Couleurs après couleurs émergent du fond gris,
Feuille ou fleur d'une perle hésitante s'anime
Et tout, autour de moi, devient un paradis.

Levons les yeux! Les pics géants de la montagne
Annoncent le grand jour au monde encor surpris;
L'éternelle clarté d'abord les accompagne
Avant de s'abaisser jusqu'à notre univers.
Puis son éclat nouveau va baigner la campagne,
A mi-pente des monts dessinant les prés verts.
Peu à peu jusqu'au sol la voilà descendue,
Elle arrive et, je dois, voilant mes yeux ouverts,
Me détourner du jour qui me blesse la vue.

Ainsi quand l'espérance ardente a pu grandir,
A ses vœux les plus hauts se pense parvenue,
Que s'ouvre à deux battants la porte du désir,
Pour mieux nous accabler, des sources souterraines
On voit soudainement des flots de feu jaillir,
Les torches de la vie, en flammes inhumaines
S'embrasent dans nos mains au lieu de s'allumer.
Cette fournaise immense, est-ce amours, est-ce haines?
Joie ou douleur, lequel va mieux nous consumer?
Et l'on cherche, à nouveau se tournant vers la terre,
Un voile juvénile afin de s'enfermer.

Eh bien! que le soleil demeure en arrière!
La cascade en rumeur que l'on voit s'épancher,
Je la contemple avec une allégresse entière
Lorsque, de chute en chute et de roc en rocher,
En mille et mille cours son torrent se divise
Et bien haut dans les airs l'écume va cracher.
Avec quelle splendeur, de ce flot qui se brise,
Jaillit l'arc irisé, là fixe, ici changeant,
Parfois dessein précis, là fuyant sous la brise,
Vapeur dans un frisson léger se dégageant!
C'est l'homme et son effort que l'arc personnifie.
Songes-y bien, penseur qui vas l'interrogeant:
Ce reflet coloré n'est autre que la vie.

(*Faust I et II*, Goethe, traduction Jean Malaplate, avec l'aimable autorisation des Editions Flammarion)

Gustave Flaubert à Belle-Isle

Plus légers que le matin, nous sautions, nous courions sans fatigue, sans obstacle, une verve du corps nous emportait malgré nous et nous éprouvions dans les muscles des espèces de tressaillements d'une volupté robuste et singulière. Nous secouions nos têtes au vent, et nous avions du plaisir à toucher les herbes avec nos mains. Aspirant l'odeur des flots, nous humions, nous évoquions à nous tout ce qu'il y avait de couleurs, de rayons, de murmures: le dessin des varechs, la douceur des grains de sable, la dureté du roc qui sonnait sous nos pieds, les altitudes de la falaise, la frange des vagues, les découpures du rivage, la voix de l'horizon; et puis c'était la brise qui passait, comme d'invisibles baisers qui nous coulaient sur la figure, c'était le ciel où il y avait des nuages allant vite, roulant une poudre d'or, la lune qui se levait, les étoiles qui se montraient. Nous nous roulions l'esprit dans la profusion de ces splendeurs, nous en repaissions nos yeux; nous en écartions les narines, nous en ouvrions les oreilles; quelque chose de la vie des éléments émanant d'eux-mêmes, sous l'attraction de nos regards, arrivait jusqu'à nous, s'y assimilant, faisait que nous les comprenions dans un rapport moins éloigné, que nous les sentions plus avant, grâce à cette union plus complexe. A force de nous en pénétrer, d'y entrer, nous devenions nature aussi, nous sentions qu'elle gagnait sur nous et nous en avions une joie démesurée; nous aurions voulu nous y perdre, être pris par elle ou l'emporter en nous. Ainsi que dans les transports de l'amour, on souhaite plus de mains pour palper, plus de lèvres pour baiser, plus d'yeux pour voir, plus d'âme pour aimer, nous étalant sur la nature dans un ébattement plein de délire et de joies, nous regrettions que nos yeux ne pussent aller jusqu'au sein des rochers, jusqu'au fond des mers, jusqu'au bout du ciel, pour voir comment poussent les pierres, se font les flots, s'allument les étoiles; que nos oreilles ne pussent entendre graviter dans la terre la formation du granit, la sève pousser dans les plantes, les coraux rouler dans les solitudes de l'océan et, dans la sympathie de cette effusion contemplative, nous eussions voulu que notre âme, s'irradiant partout, allât vivre dans toute cette vie pour revêtir toutes ses formes, durer comme elles, et se variant toujours, toujours pousser au soleil de l'éternité ses métamorphoses.

Le Voyage en Bretagne (1847), Gustave Flaubert,
Editions Complexe, 1989, pp.159-161

Gustave Flaubert on Belle-Isle in Brittany

Lighter than morning, we leaped, we ran tirelessly, without hindrance, some impetus of the body sweeping us along against our will, feeling in our muscles something akin to tremors of robust and singular sensuous delight. We shook our heads to the wind, and felt pleasure touching grass with our hands. Breathing the sea-tang, we sucked it in, we conjured up to ourselves all there was of colours, light beams, murmurs: the pattern of sea-weed, the softness of sand, the rugged rock resounding under our feet, the heights of the cliffs, the fringe of the waves, the coastline's indentations, the rumble at the horizon; and then a breeze would pass by, like some invisible kisses running down our faces, and there was the sky with hurrying clouds, showering golden powder, the moon rising up, stars appearing. We rolled our minds in the profusion of these splendours, eyes feasting on them, nostrils flared, ears wide open; something of the life of the elements emanating from them, drawn up by our gaze and merging with us, made us understand them in a closer relation, and feel them more deeply, because of this more complex union. By dint of assimilation, of entering into it, we became nature too, we could feel it invading us and this gave us immeasurable joy; we would have liked to lose ourselves in it, to be its captives or to take it away with us. As in the transports of love one wishes to have more hands for fondling, more lips for kissing, more eyes for seeing, more soul for loving, stretching ourselves out on nature in an ecstatic and joyful embrace, we were sad that our eyes could not penetrate to the bosom of rocks, to the bottom of the seas, to the end of the sky, to see how stones grow, how waves are formed, how stars light up; that our ears could not hear the forming granite gravitating in the earth, sap rising in plants, corals rolling in the wilderness of the ocean and, in the empathy of this contemplative effusion, we would have wished our souls to go and dwell in all this life, to assume all its forms, to last as they do and, completely irradiated, perpetually changing, continually to project their transmutations under the sun of eternity.

Le Voyage en Bretagne (1847), Gustave Flaubert,
Editions Complexe, 1989, pp.159-161
(transl. J.P.)

John Cowper Powys & E.L. Grant Watson

ANYONE attempting to research the life of John Cowper Powys faces the immediate, and sometimes seemingly endless, difficulty of locating the sources. The profusion and enormity of his literary works, spanning more than 60 years, and the extraordinary number of his correspondents throughout his long life, have resulted in the gradual and widespread dispersal of his manuscripts. I can think offhand of nearly a dozen university and museum archives in the U.K. holding original Powys materials, and more than twice that number throughout the United States, and there must be many more materials, particularly letters, still in private ownership. It is not unlikely that there are other letters scattered throughout Europe and elsewhere. What a find, for example, assuming it still exists, his correspondence with Max Brod would be!

Recently I found — though I cannot say whether this is an original discovery— that there are Powys materials in Australia too, namely two letters from John Cowper to Elliot Lovegood Grant Watson, whose major archive is at the National Library of Australia in Canberra. They are interesting more for what they suggest than reveal, but are nonetheless proof that Powys was at some point in contact — alas, it seems all too briefly — with a writer and thinker every bit as extraordinary as himself.

E.L. Grant Watson was born in Staines, Middlesex, in 1885 and was brought up under the influence of his Darwin-adoring mother, who determined he should become a zoologist. He studied Natural Sciences at Cambridge under Adam Sedgwick, whose admonition to “stick to facts, not theories” became a governing theme in his life, and graduated with First Class Honours in 1909. The following year he joined an anthropological expedition to Australia, a chance invitation that changed his life. He fell in love with the Australian bush and the culture of its Aboriginal inhabitants, with its emphasis on myth and animism, and although he returned for good to England in 1914, he subsequently wrote six “Australian” novels (just as Powys wrote about Wessex from upstate New York), among them *Where Bonds Are Loosed* (1914), *The Desert Horizon* (1923), *Daimon* (1925) and *The Nun and the Bandit* (1935). Grant Watson wrote another half dozen novels, but if he is remembered at all as a novelist today, it is in Australia, where his work occasionally receives critical attention.

During the 1930s and 1940s Grant Watson produced the numerous works of natural history that established his reputation as an eloquent and inspiringly inquisitive guide to the wonders of the natural world. These included *The Common Earth* (1932), *Enigmas of Natural History* (1936), *Walking with Fancy* (1943) and *Profitable Wonders* (1949). He also wrote two volumes of autobiography — *But to What Purpose* (1946) and *Journey Under the Southern*

John Cowper Powys et E.L. Grant Watson

TOUT chercheur s'attaquant à l'étude de la vie de John Cowper Powys se trouve confronté à la difficulté immédiate et parfois apparemment sans fin, d'en retrouver les sources. La profusion et l'énormité de ses travaux littéraires, qui s'étendent sur plus de soixante ans, et le nombre extraordinaire de ses correspondants durant sa longue vie, ont conduit progressivement à disperser très largement ses manuscrits. Je peux trouver tout de suite une douzaine d'universités et de musées au Royaume Uni qui détiennent des archives originales de Powys, et plus du double de ce nombre partout aux Etats Unis, et il doit encore y avoir bien d'autres documents, particulièrement des lettres, qui appartiennent au domaine privé. Il est tout-à-fait possible qu'il y ait d'autres lettres dispersées un peu partout en Europe et ailleurs. Quelle trouvaille de tomber sur sa correspondance avec Max Brod, si elle existe encore!

Sans pouvoir dire s'il s'agit là d'une découverte originale, j'ai récemment trouvé des documents powysiens en Australie aussi, ou plus précisément deux lettres de John Cowper à Elliot Lovegood Grant Watson, dont les archives principales se trouvent à la Bibliothèque Nationale d'Australie à Canberra. Elles sont intéressantes plus par ce qu'elles suggèrent que par ce qu'elles révèlent, mais prouvent néanmoins que Powys fut en contact à un certain moment — hélas, il semble bien brièvement — avec un écrivain et un penseur en tous points aussi extraordinaire que lui.

E.L. Grant Watson était né à Staines, Middlesex, en 1885 et fut élevé sous l'influence d'une mère qui adorait Darwin, et qui décida qu'il deviendrait zoologiste. Il étudia les sciences naturelles à Cambridge sous la direction d'Adam Sedgwick, dont l'injonction "de s'en tenir aux faits, et pas aux théories" devint une ligne directrice dans sa vie, et il termina ses études brillamment en 1909. L'année suivante il fut invité à se joindre à une expédition anthropologique pour l'Australie, un hasard qui changea sa vie. Il tomba amoureux de la brousse australienne et de la culture des ses habitants aborigènes, qui met l'accent sur le mythe et l'animisme, et bien qu'il soit revenu définitivement en Angleterre en 1914, il écrivit par la suite six romans "australiens" (tout comme Powys écrivit sur le Wessex depuis le nord de l'Etat de New York), et parmi eux *Where Bonds Are Loosed* (1914), *The Desert Horizon* (1923), *Daimon* (1925) et *The Nun and the Bandit* (1935). Grant Watson écrivit encore une demi-douzaine de romans, mais si aujourd'hui encore on se souvient de lui comme romancier, c'est en Australie où ses livres attirent encore de temps en temps l'attention des critiques.

Dans les années trente et quarante, Grant Watson publia de nombreux ouvrages d'histoire naturelle qui établirent sa réputation comme guide éloquent, dont la curiosité est une inspiration vis-à-vis des merveilles du monde naturel. On trouve parmi eux *The Common Earth* (1932), *Enigmas of Natural History* (1936), *Walking with Fancy* (1943) et *Profitable Wonders* (1949). Il écrivit aussi deux livres autobiographiques — *But to What Purpose* (1946) et *Journey Under the Southern*

Stars (1968) — and three important scientific-philosophical works — *Nature Abounding* (1941), *Man and His Universe* (1942) and *The Mystery of Physical Life* (1964), which highlight the insufficiency of Darwinian explanations of complex adaptations. It is obviously impossible to convey the full flavour or profundity of Grant Watson's writings in a brief space, but they combine the scrutiny of the professional scientist with the insight of the poet, the scepticism of the agnostic with the faith of the mystic. He has been called "a 20th century polymath and renaissance man", likened both to D.H. Lawrence and Arthur Koestler in the depth and scope of his writing.

The two letters are dated July 27, 1930 and October 14, 1930, both written from Phudd Bottom. Powys begins the first in a familiar tone by describing the Hillsdale area where he lives and wondering whether it was around here that Melville lived at some point. He then says how thrilled he was by Grant Watson's essay and that he "got a lot out of it" that he had missed in "the book". Given the mention of Melville, the essay in question is probably the one that Grant Watson wrote on *Moby Dick*, originally published in *The London Mercury* (for which both Llewelyn Powys and Albert Reginald Powys wrote) in 1920, and the book Melville's masterpiece. Powys says he only read the novel for the first time in this year, 1930, a fact that helps explain Melville's absence from his first three collections of literary appreciations — *Visions and Revisions* (1915), *One Hundred Best Books* (1915), and *Suspended Judgments* (1916) — and his inclusion in his next, *The Pleasures of Literature* (1938). Powys says the book had made a "terrible impression" on his mind, but that, having read Grant Watson's essay, he realises he had missed half the symbolism in it. He then says, "I feel sure that one day we should meet" — an unusual thing to say if this is the first letter he is writing to Grant Watson. Clearly he has already received one from him, for he then says:

> "No, I have nothing in me of Jason, tho' I understand him by the magnetic intuition of opposites, but I am much *simpler* in some things... in sensations & in 'mythology' too — than Wolf; whereas I've got deep Christian tendencies (both good and bad) from wh. Wolf was free... & compared with Wolf in *these* I am more subtle"

— and proceeds to discuss his similarities to and differences from Wolf himself. It seems likely, therefore, that Grant Watson had read *Wolf Solent* and initiated a correspondence with its author, later enclosing a copy of his essay in response to Powys's mentioning that he was reading *Moby Dick*. That Grant Watson had been greatly impressed by *Wolf Solent* is evident in the second letter, which Powys begins by expressing his pleasure that Grant Watson has recently been in Montacute. He then expresses his pride at what Grant Watson has said of his novel and his hope that he will be equally pleased with the "more ambitious" romance he is now working on, which has Glastonbury as its background. He ends by agreeing with whatever it was that Grant Watson had said about Jacob

Stars (1968) — et trois livres importants de science philosophique — *Nature Abounding* (1941), *Man and His Universe* (1942) et *The Mystery of Physical Life* (1964), qui mettent l'accent sur l'insuffisance des explications darwiniennes en ce qui concerne les adaptations complexes. Il est évidemment impossible de faire apparaître toute la saveur ou la profondeur des écrits de Grant Watson dans un bref espace, mais ils allient le regard du scientifique professionnel avec l'intuition du poète, le scepticisme de l'agnostique avec la foi du mystique. On l'a dit "homme du 20ème siècle aux multiples savoirs et véritable homme de la Renaissance", en le comparant à D.H. Lawrence et Arthur Koestler pour la profondeur et l'étendue de ses écrits.

Les deux lettres sont datées du 27 juillet 1930 et du 14 octobre 1930, toutes deux écrites depuis Phudd Bottom. Powys commence la première sur un ton familier, en décrivant la région de Hillsdale où il habite et en se demandant si c'était dans ces parages que Melville habita à un certain moment. Il continue en disant combien il a été passionné par l'essai de Grant Watson et qu'il a "appris en le lisant beaucoup de choses" qui lui avait échappé "dans le livre". Etant donné la mention de Melville, l'essai en question est probablement celui que Grant Watson avait écrit sur *Moby Dick*, publié d'abord dans le *London Mercury* (pour lequel Llewelyn Powys et Albert Reginald Powys écrivaient tous deux) en 1920, et le livre le chef d'œuvre de Melville. Powys dit qu'il avait lu le roman pour la première fois seulement en cette année 1930, ce qui explique l'absence de Melville de ses trois premières collections d'appréciations littéraires — *Visions and Revisions* (1915), *One Hundred Best Books* (1915) et *Suspended Judgments* (1916) — et son inclusion dans le suivant, *Les Plaisirs de la Littérature* (1938). Powys dit que le livre a fait une "extraordinaire impression" sur son esprit, mais que, après avoir lu l'essai de Grant Watson, il se rend compte qu'il était passé à côté de la moitié de son symbolisme. Il dit ensuite "Je suis sûr qu'il faudra que nous nous rencontrions un jour" — quelque chose d'inhabituel à dire si c'était la première lettre qu'il écrivait à Grant Watson. Il est clair qu'il en avait déjà reçu une de lui, car il ajoute:

> "Non, je n'ai rien en moi de Jason, bien que je le comprenne à cause de l'intuition magnétique des contraires, mais je suis bien *plus simple* pour certaines choses... dans les sensations et dans la "mythologie" aussi — que Wolf; alors que j'ai des tendances profondément chrétiennes (bonnes comme mauvaises) que Wolf n'avait pas... et comparé à Wolf *en ce domaine* je suis plus subtil."

— et il poursuit en discutant de ses ressemblances et différences avec Wolf lui-même. Il semble probable, par conséquent, que Grant Watson avait lu *Wolf Solent* et commencé une correspondance avec son auteur, y joignant plus tard une copie de son essai en réponse à la mention que Powys avait faite de sa lecture de *Moby Dick*. Que Grant Watson ait été très impressionné par *Wolf Solent* ressort de la seconde lettre, dans laquelle Powys commence par exprimer son plaisir que Grant Watson se soit récemment rendu à Montacute. Il exprime ensuite sa fierté sur ce que Grant Watson avait dit de son roman et son espoir qu'il sera tout aussi content de l'histoire romanesque "plus ambitieuse" sur laquelle il est en train de travailler, qui a Glastonbury comme arrière-plan. Il termine en montrant son accord avec ce que Grant Watson avait dit concernant

Wassermann's novel *The Goose-Man*, which Powys admits to having found a struggle to read, "lover though I be of long books".

By 1930 Grant Watson had published 10 books, most of them novels, but there is no evidence that I know of to suggest that Powys had read any of them. Nor do I know of any evidence to suggest that they finally met, or continued to correspond, when Powys returned to Britain. This is a great pity and a great loss, for in many ways these two men were kindred spirits. Powys would certainly have been fascinated by Grant Watson's eloquent essays on the wonders of animal and insect life, and the larger implications so beautifully suggested in such essays as "The Mystery of Instinct" and "The Enigma of Physical Death". Grant Watson bridged the divide between science and art, as several writers have done since (Primo Levi springs to mind), and lived comfortably in the single world of truth he saw in both, invoking Keats and Whitman, Nietzsche and Berdyaev, even Vachel Lindsay, where their own visions provided a key to the larger picture. And that larger picture is one which Powys would have recognised; indeed, which he inhabited.

One example must suffice, rich in resonances for readers of Powys's works. It is from an essay called "Some Patterns of Adaptation":

> Invisible forces activate the visible phenomena of living things; Nature expresses invisible values in visible terms. To try to explain phenomena in terms of their appearance can never be satisfactory. More terms have to be put into our ideas before we can come near to any comprehension of facts. If we make the assumption that there is an invisible yet objective environment, conditioning the objects that our senses perceive, we can find many facts to support it. It has been called the spiritual world; its

le roman de Jacob Wassermann, *The Goose-Man*, que Powys admet avoir eu du mal à lire, “alors même qu’il est amateur de longs ouvrages”.

En 1930 Grant Watson avait publié 10 livres, pour la plupart des romans, mais il n’existe aucune preuve, autant que je sache, que Powys en ait lu ne serait-ce qu’un. Il n’y a aucune preuve non plus qu’ils se soient jamais rencontrés, ni qu’ils aient continué à correspondre, quand Powys revint en Grande Bretagne. C’est vraiment dommage, et c’est une grande perte, car de maintes façons ces deux hommes étaient très proches. Powys aurait certainement été fasciné par les essais éloquents de Grant Watson sur la vie des animaux et des insectes, et les implications plus profondes si magnifiquement suggérées dans des essais comme “The Mystery of Instinct” ou “The Enigma of Physical Death”. Grant Watson a relié entre eux la science et l’art, comme plusieurs écrivains l’ont fait depuis (on pense immédiatement à Primo Levi), et a vécu sans difficulté dans le monde unique de vérité qu’il voyait dans ces deux domaines, invoquant Keats et Whitman, Nietzsche et Berdiaev, et même Vachel Lindsay, lorsque leurs propres visions fournissaient une clef pour une vision plus large. Et cette vision plus large est celle que Powys aurait reconnue; c’est celle dans laquelle il vivait.

Un exemple suffira, riche en résonances pour les lecteurs de l’œuvre de Powys. Il est tiré d’un essai intitulé “Some Patterns of Adaptation”:

> Des forces invisibles mettent en œuvre les phénomènes visibles des êtres vivants; la Nature exprime des valeurs invisibles en termes visibles. Essayer d’expliquer les phénomènes en invoquant leur apparence ne peut jamais être satisfaisant. De plus nombreux éléments doivent être incorporés dans nos idées avant que nous ne puissions approcher une quelconque compréhension des faits. Si nous faisons l’hypothèse qu’il y a un environnement invisible mais objectif, conditionnant les objets que nos sens perçoivent, nous pouvons trouver de nombreux faits pour

> boundaries are undefined, and we know, as yet, little about it. We can discern only that the apparent evolution of forms can well be seen as a gradual incarnation. Extra senses may be necessary to gather extra knowledge; and who can say that they may not come into existence? Blake suggested that we should learn to look *through*, not only *with* our eyes. By this he meant that we gain what Goethe called 'exact imaginative fantasy': the power to apprehend the noumenal that lies behind the phenomenal.[1]

That last expression could justly be taken as a predominant theme, if not the defining purpose, of John Cowper Powys's fiction. We do not know if Grant Watson read *A Glastonbury Romance* or what he thought of it, but he would certainly have understood Johnny Geard's exposition to the people of Glastonbury on how the souls of insects, "though perishable in relation to the visible, are imperishable in relation to the invisible".

Grant Watson died in 1970 and is buried at Steep in Hampshire. Although several of his works were reissued during his lifetime, most of them, like Powys's, are now out of print and can only be acquired through second-hand book dealers. Two more recent paperback editions of his essays, however, are more widely available: *Descent of Spirit* (1990) and *The Mystery of Physical Life* (1992). Grant Watson has yet to receive the revivalist attention Powys has finally achieved, but he is a writer who certainly deserves it. Among his numerous friends and correspondents were Edward Thomas, Norman Douglas, T.S. Eliot, Joseph Conrad, W.H. Hudson, Havelock Ellis, Owen Barfield, Kathleen Raine and, in particular, Carl Jung. To that illustrious list we can add John Cowper Powys. I like to believe that somewhere there survive more letters between these two remarkable men which would give a fuller background to their tantalizingly brief point of contact, and I would welcome any clues which other Powys readers could provide.

Anthony Head

Anthony Head is the editor of *Powys to Sea Eagle*, JCP's letters to his sister Philippa and of his *Diary for 1929* (both published by Cecil Woolf). He is also editor of the "Powys Heritage" series of booklets (by the same publisher). He is currently working, with Christopher Wilkinson, on the correspondence between Llewelyn Powys and Louis Wilkinson. He has worked as a writer and editor for Kyodo News in Tokyo since 1985.

[1] *Descent of Spirit*, ed. Dorothy Green (Primavera Press, Sydney, 1990), p. 72

> l'appuyer. Cela s'est appelé le monde spirituel; ses limites sont indéfinies, et nous savons, pour l'instant, peu de choses à son sujet. Nous pouvons seulement discerner que l'évolution apparente des formes peut être envisagée comme une incarnation progressive. Des sens supplémentaires sont peut-être nécessaires pour rassembler plus de connaissance; et qui peut dire qu'ils ne puissent pas prendre forme? Blake suggérait que nous devrions apprendre à voir *à travers* nos yeux, et pas seulement *avec* eux. Il voulait dire par là que nous y gagnons ce que Goethe appelait "une fantaisie imaginative exacte": le pouvoir d'appréhender le nouménal qui gît derrière le phénoménal.[1]

Cette dernière expression pourrait à juste titre être prise pour un thème prédominant, sinon pour la définition, du propos de la fiction de John Cowper Powys. Nous ne savons pas si Grant Watson avait lu *Les Enchantements de Glastonbury* ou ce qu'il en pensait, mais il aurait certainement compris ce que Johnny Geard exposait aux gens de Glastonbury sur l'âme des insectes, qui "bien que périssables dans leur relation au visible, sont impérissables dans leur relation à l'invisible."

Grant Watson mourut en 1970 et est enterré à Steep dans le Hampshire. Bien que plusieurs de ses livres aient été l'objet de retirages de son vivant, la plupart, comme ceux de Powys, sont maintenant épuisés et peuvent seulement être trouvés chez les libraires d'occasion. Deux éditions relativement récentes de ses essais sont cependant assez faciles à trouver en livre de poche: *Descent of Spirit* (1990) et *The Mystery of Physical Life* (1992). Grant Watson n'a pas encore reçu l'attention renouvelée qui a finalement été accordée à Powys, mais c'est un écrivain qui le mérite amplement. Parmi ses nombreux amis et correspondants on trouve Edward Thomas, Norman Douglas, T.S. Eliot, Joseph Conrad, W.H. Hudson, Havelock Ellis, Owen Barfield, Kathleen Raine, sans parler de Carl Jung. A cette liste illustre nous pouvons ajouter John Cowper Powys. J'aime à croire que quelque part subsistent encore, entre ces deux hommes remarquables, des lettres qui donneraient un arrière-plan plus large à leur contact si cruellement bref, et je serais heureux si d'autres lecteurs de Powys pouvaient me fournir le moindre renseignement.

Anthony Head
(trad. J.P.)

Anthony Head a été responsable de l'édition des lettres de John Cowper Powys à sa sœur Philippa, *Powys to Sea Eagle,* et de son Journal de 1929, *Diary for 1929,* (tous deux publiés par Cecil Woolf). Il est aussi le directeur de publication de la collection "Powys Heritage" (chez le même éditeur). Il travaille actuellement en collaboration avec Christopher Wilkinson sur la correspondance entre Llewelyn Powys et Louis Wilkinson. Depuis 1985 il vit à Tokyo où il est rédacteur pour Kyodo News.

[1] *Descent of spirit*, ed. Dorothy Green (Primavera Press, Sydney, 1990), p. 72

On a Theme of John Cowper Powys

"How to forget the unpleasant"

Do not react, for then you are a marionette, in your opponent's grip. Act, that is, get around it, pass on in an offered direction, something that may absorb your action.

Saint Paul: Don't be conquered by evil; conquer evil by good.

Jacob Böhme: The devil enjoys being contradicted.

Pass on, be engaged, put up a screen against what you want to forget, until the screen may properly be dismantled. On the other hand, one trouble is replaced by another. So let egotistical troubles become feathers on water, in the wind.

Take it for granted: life is change. Philosophy must deal with how to live better with this change! Give me a place to stand and I will move the earth, said Archimedes. Strive at wisdom: refrain from lifting the earth. Grace.

Think of music. The beat (in Swedish "takt", which also means delicacy, discretion). Diversify. Do not get stuck. If you do, it does not always depend on the condition of the road so much as on the weight of the luggage. When the wheels slip, get off and proceed by foot. Leave your preconceived ideas as the snake gets rid of its skin.

There is one trespass which you must not forget; it could be remembered in a new light. Carry it along as a talisman. Above all, perhaps: the trespass you were saved from, the crime you could have committed, had the angels been asleep.

Wretched shame has a remedy in empathy. Animals and plants recover by being what they are.

A late Powysian method to avoid reacting is to throw the event with its associated feeling on the rubbish heap. It doesn't deserve better! There it can stay! Such is life.

Gunnar Lundin

Sur un thème de John Cowper Powys

“Comment oublier le déplaisir”

Ne réagissez pas, vous seriez alors une marionnette, à la merci de votre adversaire. Agissez, c’est-à-dire, contournez l’obstacle, dirigez-vous dans une direction qui se présente, vers quelque chose qui puisse absorber votre action.

Saint Paul: ne sois pas vaincu par le Mal, mais vaincs le Mal par le Bien.

Jacob Böhme: le diable adore être contredit.

Passez outre, soyez occupé, élevez un écran contre ce que vous voulez oublier jusqu’au moment où vous pourrez le démonter. D’un autre côté, un ennui est remplacé par un autre. Laissez donc les ennuis égotistes devenir plumes, abandonnez-les à l’eau, aux vents.

Acceptez que la vie est perpétuel changement. La philosophie doit montrer comment vivre mieux ce changement! Donnez-moi un point d’appui et je soulèverai le monde, a dit Archimède. Recherchez la sagesse: évitez de soulever le monde. La grâce.

Pensez à la musique. La mesure (en suédois “takt” veut aussi dire délicatesse, discrétion). Diversifiez. Ne vous embourbez pas. Si vous l’êtes, cela ne dépend pas toujours de l’état de la route mais aussi du poids des bagages. Quand les roues patinent, descendez et continuez à pied. Abandonnez vos idées préconçues comme le serpent se débarrasse de sa peau.

Il est une faute que vous ne devez pas oublier; elle pourrait se rappeler à votre souvenir sous un nouvel aspect. Portez-la avec vous comme talisman. Par-dessus tout, peut-être: la faute dont vous avez été sauvé, le crime que vous auriez pu commettre, si les anges avaient dormi.

La honte misérable trouve son remède dans l’empathie. Les animaux et les plantes guérissent en étant ce qu’ils sont.

Une méthode du Powys dernière manière pour éviter de réagir est de jeter l’événement avec le sentiment qui l’accompagne sur le tas d’ordures. Cela ne mérite pas mieux! C’est là sa place! Ainsi va la vie.

Gunnar Lundin
(trad. J.P.)

Un raseur prolixe... mais irrésistible

The Atlantic Monthly. Août 2000, Vol. 286, n°2 (p.88-91)

IL Y A pas mal d'années, je rendis visite à Phyllis Playter, la fidèle compagne de John Cowper Powys, dans le village aux ardoisières de Blaenau Ffestiniog, au pays de Galles. C'était une femme très âgée et toute menue dont la peau était étirée sur ses os comme du parchemin. Je lui demandai comment elle avait rencontré Powys. Elle dit "C'était à Joplin, Missouri, en 1921 et Mr. Powys donnait une conférence sur Dostoïevski. La conférence fut si impressionnante que trois personnes dans l'auditoire s'évanouirent. Je sus alors que c'était l'homme qu'il me fallait."

Moi aussi je succombai à Powys, mais pas de la même façon. Au collège on me nourrissait d'un régime régulier de textes éminemment déconstructibles très orientés professeur, beaucoup d'entre eux apparemment écrits pour les besoins d'une exégèse scolaire. Je brûlais d'envie de lire, sinon quelque chose de plus fort, du moins quelque chose de moins convenu; je suivis le tuyau que donne Henry Miller dans *Les Livres de ma Vie*, et me mis à lire Powys. Je commençai avec *Wolf Solent*, un roman écrit en 1929, parce que je pensais qu'il parlait de loups, peut-être à la manière de Jack London. Il n'aurait pu en être plus éloigné. Ce livre parle d'un homme extrêmement introverti, Wolf Solent, et de la cour qu'il fait à deux femmes très différentes. La liste des personnages secondaires comprend un fabricant de saucisses lubrique, un marchand ambulant vendant de la pornographie ancienne, un ecclésiastique homosexuel, un châtelain voyeur, un jeune garçon qui embrasse les arbres et un poète fou. Pour de l'étrangeté, me dis-je, je suis servi.

Ce qui me frappa quand je relus *Wolf Solent* récemment, ce ne fut pas sa bizarrerie mais sa compassion pour les paumés, les égarés et les mal conçus. Ce qui me frappa également c'était son attitude sans préjugés vis-à-vis des variantes sexuelles. "Naturel ou pas naturel", comme dit un de ses personnages, "c'est la nature. C'est la seule et unique consolation de l'homme mortel avant son annihilation." Je ne vois personne d'autre parmi ceux qui appartiennent à la génération de Powys qui aurait pu écrire ces mots. Certainement pas D.H. Lawrence qui, comparé à Powys, était un réactionnaire pour ce qui touche à la chair. On ne lit pas Powys, on s'enrôle sous sa bannière. *Wolf Solent* fait plus de 900 pages. Deux de ses romans ultérieurs, *Les Enchantements de Glastonbury* et *Porius*, font plus de mille pages (en édition brochée ils feraient des armes formidables). Même les romans plus courts rappellent la description que Henry James appliquait aux romans de Tolstoï, Thackeray et Dumas: "des monstres flasques et ventrus." Powys avait des sentiments mitigés au sujet de James; quand on lui demandait quel écrivain il aimait, il mentionnait souvent Homère, et parfois Walter Scott. Sa propre écriture est épique, grandiose, souvent sauvagement rhétorique, et probablement impossible à déconstruire. Il pouvait être coupable d'absurdités, comme lorsqu'il décrit l'envol de l'âme de Tom Barter hors de son corps dans *Les Enchantements de Glastonbury*. Et pourtant Powys

était aussi capable de passages merveilleux, comme lorsque, dans le même roman, John Geard en train de se noyer peut penser aux moments où “il reniflait la douce sueur de ceux qui lui étaient chers.”

“Un grand roman doit inclure absolument tout”, écrivit Powys dans son *Dostoïevski*. En y incluant pratiquement tout, il était un écrivain maximaliste à une époque qui devenait de plus en plus minimaliste. Je ne puis lui trouver d’équivalent parmi les écrivains qui ont suivi, exception faite, peut-être, de Patrick White qui, comme Powys, recherche le transcendant dans l’ordinaire et parfois délaye son propos en essayant de coincer une proie aussi fuyante. Mais White a reçu le prix Nobel. Powys ne reçut aucun prix, exception faite d’une plaque de bronze de la Free Academy de Hambourg, quelques années avant sa mort.

Pour certains lecteurs, John Cowper Powys est un raseur verbeux, emphatique, un officiant presque pathologique du sexe déviant et de domaines chtoniens. Pour une majorité de gens, il est totalement inconnu. Son nom apparaît rarement dans les discussions autour de cette ennuyeuse invention académique appelée Le Roman, et un certain nombre de gens cultivés de ma connaissance n’ont jamais entendu parler de lui. Au long des années, il eut quelques alliés de renom — Henry Miller, Robertson Davies, Angus Wilson, George Steiner, Iris Murdoch, J.B. Priestley, Elias Canetti, et Philip Larkin qui parlait de Powys comme d’un “gigantesque et mythopoétique volcan littéraire.” Mais il demeure, selon l’expression de Martin Amis “un monument d’oubli”.

Peut-être que s’il avait été membre d’un mouvement littéraire à la mode comme le groupe de Bloomsbury, il aurait pu accéder à une plus grande notoriété. Mais j’ai du mal à imaginer cet homme qui se décrivait comme un “Homme des Cavernes Raconteur-Né d’histoires ” prenant le thé avec Lytton Strachey et Virginia Woolf. En fait, Powys évitait la compagnie de la gent littéraire; il n’aurait pas plus pris part à une conférence d’écrivains qu’à une réunion de croque-morts. Solitaire triomphant, il évitait également les compagnies non littéraires. Il ne fut pas soldat pendant la Grande Guerre, parce qu’il avait la phobie d’uriner en public — c’est du moins ce qu’il dit dans son *Autobiographie* (1934). Avec Powys il est parfois difficile de savoir s’il ne se paye pas notre tête, ou la sienne.

Il y avait pourtant un groupe littéraire auquel il appartenait — sa famille. De ses dix frères et sœurs, il y en eut six qui écrivaient. Theodore qui est probablement le plus connu de cette fratrie, écrivit des histoires et des romans, parmi lesquels *Le Bon Vin de Mr. Weston*; Llewelyn écrivit des essais plutôt fleuris sur la nature ainsi que des mémoires; Philippa écrivit un roman et de la poésie; Littleton écrivit des autobiographies et Bertie des livres sur l’architecture. Tous ensemble, les laborieux Powys écrivirent plus d’une centaine de livres.

Né en 1872 dans le Derbyshire en Angleterre et fils d’un pasteur, John Cowper eut une éducation typiquement “middle-class” qui lui fit faire un parcours méthodique, de la cure de son père au collège de Sherborne, puis à Cambridge et qui de là le conduisit à une carrière d’enseignant provincial. Mais en 1904 il fit quelque chose de tout-à-fait inhabituel: il partit pour l’Amérique et utilisa à bon escient un talent inné pour le théâtre en devenant un conférencier

indépendant.

Ses conférences devaient être remarquables, particulièrement celles sur des personnalités littéraires. Dans son *Autobiographie* il écrit: “avec une émotion presque érotique, comme si je m’offrais une liaison amoureuse perverse, je pénétrais dans le système nerveux de Dickens ou de Henry James ou de Dostoïevski.” Et en même temps il ne cessa jamais d’être John Cowper Powys, un Anglais nerveux et toujours échevelé. Un jour qu’il se préparait à donner sa conférence, son hôtesse lui murmura que les boutons de sa braguette étaient défaits. “Madame”, répondit-il, “je les porte toujours ainsi.” Je soupçonne que c’était vrai.

Entre autres raisons il partit en Amérique pour échapper au système de classe anglais, car il en haïssait le snobisme, la réserve, les manières anémiques et le culte de la discrétion. Il haïssait cela si fort, en fait, qu’il mit au point un système de classe inverse. “L’émotion la plus profonde que je ressente est ma malice envers les gens bien constitués, comparés à ceux qui n’ont pas cette chance” déclara-t-il dans son *Autobiographie*, et il ajoute, “les nains, les crétins, les idiots, les imbéciles, les bossus, les dégénérés, les pervers, les paranoïaques, les neurasthéniques, tous les gens que le monde méprisait, moi je les aimais,... les admirais,... et les imitais.”

Un mot au sujet de cette *Autobiographie* inhabituelle: c’est un compte-rendu non pas des réussites de Powys mais de ses diverses imperfections. Il y décrit ses manies et ses phobies, sa bouche “d’idiot” et “son crâne de Néanderthal”, et tout particulièrement ses échecs sexuels. Il y discute “les moments écœurants de désolation style Mer Morte qui me venaient de mon estomac ulcéreux” et de sa constipation chronique. Il se définissait comme un “épouvantail à la Don Quichotte avec le côté pleutre de Sancho.” Et pourtant l’atmosphère de *Autobiographie* n’est ni lugubre ni faite d’apitoiement sur soi-même. Après tout, ce livre fut écrit par un homme qui était heureux de faire partie des “mal constitués”.

Le sentiment que Powys avait de ses insuffisances avait sans aucun doute quelque chose à voir avec ses débuts relativement tardifs comme écrivain. Il avait quarante-trois ans lorsqu’il publia une longue réflexion, en collaboration avec son frère Llewelyn, *Les Confessions de Deux Frères* (1916). Deux romans à la manière de Hardy suivirent, *Rodmoor* et *Givre et Sang*, et ensuite *Wolf Solent*. Tous ces livres étaient écrits surtout dans les trains, tandis que Powys voyageait de conférence en conférence. Enfin, en 1930 il s’installa avec Phyllis Playter dans les environs de Hillsdale, au milieu des terres ingrates de Columbia County dans l’Etat de New York. A l’âge de cinquante-huit ans il commença à gagner sa vie, — si l’on peut dire —, en tant qu’écrivain.

A cette époque, son ulcère était devenu, comme il dit, “fou furieux”. Un régime d’œufs crus, de lait, d’huile d’olive et de croûtons de pain ne firent pas grand-chose pour l’atténuer. Il souffrait d’un tel dérangement des intestins qu’il devait subir un lavement tous les trois jours. Mais il prospérait, ou du moins sa muse prospérait, et pendant ses quatre années dans le nord de l’Etat de New York, Powys écrivit *Les Enchantements de Glastonbury*, un autre roman aux proportions épiques *Les Sables de la Mer*, et l’*Autobiographie*, en même temps

Phudd Bottom, aux environs de Hillsdale, NY

Photo courtesy Louise de Bruin

“Have I caught this lovely Elemental (who could write mysteriously well or dance in wild ecstasy) & captured it to my Vestal Hearth & Cinders & all my great thundering Enchiridion Cult? Have I done this thing?” (*Diary*, Wednesday 13 January, 1931)

“We all sat on the wall & the T.T. took photos of the Black & of Albert & of Miss McNeill. Albert took one of the T.T. & me & Black.” (*Diary*, Thursday 14 January, 1931)

qu'un livre de philosophie populaire idiosyncratique intitulé *Une Philosophie de la Solitude* (échantillon de citation: "Quand vous pensez assis, vous pensez avec votre postérieur, pas avec votre âme.")

En 1981, tandis que je séjournais dans la ville voisine d'Austerlitz, je vins à Phudd Bottom, la retraite au nom improbable de Powys. Elle n'était pas très différente d'une douzaine d'autres maisons en bois légèrement délabrées des environs, mais un peu plus bas sur la route je remarquai une maison qui était différente. Elle était entourée par une palissade dont les piquets semblaient recouverts de têtes humaines décapitées. Le propriétaire en était un gardien de décharge à la retraite qui avait coupé les têtes de saints en plâtre, de poupées et de sculptures au rebut, et les avaient empalées sur sa barrière en guise de décoration. C'était un homme âgé, et il se trouva qu'il se souvenait de Powys.

"Ça, c'en était, un drôle de gars", dit-il. "L'avait l'habitude de s'balader dans la neige pieds nus. M'disait qu'il avait oublié de mettre ses bottes. Et puis, on l'voyait parfois en train d'se cogner la tête sur la boîte aux lettres. Drôle de gars."

En fait, Powys ne se cognait pas la tête mais il la tapait contre la boîte aux lettres, rite qui, pensait-il, assurerait à coup sûr que la lettre arrive à son destinataire. Il avait aussi l'habitude d'entonner de longues incantations pendant son bain, et de parcourir exactement la même route chaque jour, saluant exactement les mêmes arbres et les mêmes pierres. Il avait nommé l'une de ces pierres "le dieu de Phudd". Il en nomma une autre Perdita. "Perdita", écrit-il, "était la seule fille que j'aurais jamais"; il se sentit un jour obligé d'embrasser sa fille géologique neuf fois, parce que son chien avait pissé sur elle.

De nos jours, une telle conduite serait sans doute définie comme obsessionnelle et compulsive et classée parmi les troubles nerveux. Mais Powys ne considérait pas cette attitude comme un désordre nerveux. Il s'y adonnait, s'en faisait gloire, la déployait comme une bannière, et finalement s'en servit à son avantage en tant qu'écrivain. La contrepartie de sa manie d'embrasser les pierres et de se taper la tête contre la boîte aux lettres était en fait un talent explosif pour mettre les mots sur le papier.

En 1935 Powys déménagea pour aller au pays de Galles. Ce n'était pas seulement un déplacement physique, c'était aussi un voyage dans son passé. Le pays de Galles était le pays de ses lointains ancêtres et le lieu où habita au VIème siècle Taliessin, barde et magicien, qui avait été pour Powys une sorte de modèle idéal depuis son enfance. Il se définissait d'ailleurs parfois comme "un Taliessin en haillons".

Powys était au fond un primitif, pour qui pratiquement toute invention moderne étaient une malédiction. Dans *Wolf Solent* il voit les aéroplanes "espionnant d'en haut chaque maison comme des vautours omniprésents." Il ne conduisit jamais de voiture et n'utilisa jamais de machine à écrire. Il pensait que la télévision présentait un danger. Il n'aimait pas parler au téléphone, parce qu'il ne voulait pas que ses paroles soient profanées par un enchevêtrement de fils. Il n'est donc pas surprenant qu'une fois au pays de Galles il se soit tourné vers le passé inviolé, particulièrement le passé inviolé gallois pour y puiser son inspiration.

Il travaillait sur un roman qui traitait de l'échec de la rébellion d'Owen

Glendower contre Henry IV d'Angleterre — dont Shakespeare fit le sujet de sa pièce *Henry IV, première partie.* Un énorme roman (le premier chapitre du manuscrit fait 300 pages) qui se passe dans le pays de Galles au XVème siècle n'était pas vraiment le projet le plus réaliste pour un écrivain de soixante ans financièrement ligoté par des problèmes d'argent. Et ligoté il l'était : quand son éditeur, Bodley Head, accepta son roman *Owen Glendower*, Powys avait moins de £15 à la banque.

Appeler *Owen Glendower* et le livre suivant, *Porius*, des romans historiques c'est un peu comme appeler *Moby Dick* une histoire de mer. Le premier inclut des scènes d'une véracité plutôt douteuse historiquement, y compris celle où Owen partage ses pensées avec un canard sauvage (le canard lui rend la pareille en partageant ses pensées avec lui). Le deuxième démarre de façon plus ou moins réaliste dans la vallée d'Edeyrnion en 499 de notre ère, mais ensuite se transforme rapidement en un conte de fées gallois.

Porius est, je crois, le chef d'œuvre de Powys. Il évoque des romans aussi différents que *Cent ans de solitude*, *Finnegans Wake* ou *Alice au Pays des Merveilles.* A certains moments il se lit comme une étude développée de ce que Powys appelait "les trois incompréhensibles": le sexe, la religion et la nature. A d'autres moments il se lit comme un polar magique extravagant. Dans un chapitre une chouette se métamorphose en une oiselle; dans un autre, le héros, le Prince Porius, s'accouple avec une géante aborigène pendant que le père de celle-ci choisit les cadavres d'un champ de bataille avec des intentions cannibales; dans un autre le barde Taliessin (le porte-parole de Powys) entonne des vers sur "la fin à tout jamais du sentiment de culpabilité et de la recherche de Dieu, / la fin à tout jamais de la notion de péché et de la notion de honte..."

Je peux fort bien imaginer l'épouvante dans les bureaux de Simon & Schuster, les éditeurs américains de Powys, lorsque les 1.589 pages du manuscrit du roman arrivèrent. L'auteur, toujours quelque peu porté aux excès en ce qui concernait la longueur d'un livre, semblait maintenant avoir complètement largué les amarres. Aussi n'est-il pas surprenant que Simon & Schuster refusèrent de faire une offre sur *Porius*, comme d'ailleurs tous les autres éditeurs américains que les agents de Powys approchèrent. Un lecteur de Bodley Head insista sur le fait que le manuscrit devait être réduit d'au moins mille pages. En entendant cela, Powys, un homme d'ordinaire docile pour ce qui était des demandes des éditeurs, rugit. Il était un organe de communication pour les esprits défunts du 6ème siècle, dit-il, et cela ne comptait-il pas pour quelque chose? Seul Powys pouvait inventer un stratagème pareil.

Mais ce n'était peut-être pas un stratagème du tout — il peut en effet avoir pensé que Taliessin lui avait parlé, mais de l'intérieur de son propre cerveau plutôt qu'à une distance de quatorze siècles. Car il croyait que son "moi ichthyosaure", comme il l'appelait, pouvait se fournir dans une réserve de souvenirs datant de l'aurore de l'expérience humaine — peut-être même plus loin. C.G. Jung croyait plus ou moins la même chose, mais sans la notion du reptile disparu.

Porius fut publié à Londres par Macdonald dans une version abrégée en 1951. (La version complète ne fut publiée qu'en 1994). Bien que Powys approchât

des quatre-vingt ans, il ne partit pas doucement dans la douce nuit proverbiale.[1] Il y alla mais à sa façon excentrique. Il avait par exemple l'habitude de divertir ses visiteurs en mimant la lapidation de St Etienne. Tout de suite après s'être levé le matin, il offrait ses prières à une foule de dieux et déesses, y compris Déméter, la déesse grecque de l'agriculture, et Cybèle, la déesse phrygienne de la nature.

Et il continuait à écrire. En fait, la production littéraire de Powys dans sa vieillesse était si volumineuse qu'en apprenant qu'il était mort dans sa quatre-vingt onzième année, en 1963, on est presque tenté de dire "Oui, mais est-ce qu'il s'est arrêté d'écrire?"

Ses derniers livres sont des fantaisies loufoques, de forme libre, dans lesquelles n'importe quoi peut arriver. Le vénérable Ulysse peut partir pour le continent perdu d'Atlantis par exemple, ou le Temps peut soudain se matérialiser en une "énorme limace noire." Dans son dernier ouvrage, *All or Nothing*, une histoire de science-fiction apparemment écrite pour les enfants, un personnage appelé le Roi de la Voie Lactée se promène autour du système solaire, son pénis jeté par-dessus l'épaule. Sottises, peut-être, — mais la sottise était pour Powys un antidote aux effets engourdissants de la logique automatisée.

Powys passa ses dernières années dans une demi-réclusion, quittant rarement l'obscure ville ardoisière du pays de Galles dans laquelle il vivait. Mais il n'était pas un personnage désespéré. C'est tout le contraire. Il y a une certaine majesté dans l'image de ce vieil homme anguleux, ébouriffé, l'écritoire sur les genoux, écrivant, écrivant sans cesse, comme si le monde dépendait de ses mots. Il a peut-être été un monument d'oubli, mais il ne semble pas s'être soucié de savoir s'il était oublié ou respectueusement fêté. Ce qui comptait pour Powys, c'était de rechercher sa propre félicité, et ceci il le fit, jusqu'à la fin de sa vie.

Lors de ma visite au 1, Waterloo Place à Blaenau Ffestiniog, je ne pus m'empêcher de remarquer la chute d'eau juste derrière la maison. Je trouvais le bruit qu'elle faisait troublant et même très dérangeant, car je pouvais à peine entendre la frêle voix de mon hôtesse par-dessus le tintamarre de l'eau déferlante. Quand je mentionnai le bruit, elle dit "Eh bien, Mr. Powys trouvait cela essentiel..."

Lawrence Millman

Lawrence Millman est explorateur arctique et écrivain. Il a publié neuf livres dont le dernier en date est *Northern Latitudes*.

Traduction J.Peltier avec l'aimable autorisation de *The Atlantic Monthly*.

L'article de Lawrence Millman est disponible en anglais à:

http://www.theatlantic.com/issues/2000/08/millman.htm

[1] *note de la traductrice*: peut-être une allusion à "Do Not Go Gentle Into That Good Night", un poème de Dylan Thomas.

האייל הקורא
כתב-עת לענייני תרבות ואקטואליה
http://www.haayal.co.il/story.php3?id=427

ג'וקופרפואי-קלאסיקונסתר

ספרים / רון בן-יעקב (יום שני, 26/02/2001 שעה 20:17)

"מן הסתם, הרומנים היחידים שנכתבו על ידי סופר אנגלי ושנחת להשוותם לכבירות טולסטוי ודוסטויבסקי" אמר עליו ג'ורג' סטיינר.

הנרי מילר כתב עליו "לקרוא את פואר משמע להניע למעין המקורי של היצירה... עבורי הוא נחשב לאחד בה' הדיעה. למולותיו יש את הכך לכשף"

"מתחת ווטרלו לעיירת הכפר הקטנה המסנארד אין אלא מסע בן לא יותר משלש או ארבע שעות, אך למרבה המיל מצא תא נפרד לעצמו, כך שוולף סולנט יכול היה להתמכר לאודניה של מחשבה מרוכזת, ושלש או ארבע השעות הללו התארכו לכדי דבר שהוא מעבר לכולנו מדידה אנושית".

כך נפתח *Wolf Solent*, אחד הספרים מטטרלוניות המופת שכתב ג'והן קופר פואר

Première page de l'article de Ron Ben Jacob sur le WWW

John Cowper Powys — An unknown Classic

> From Waterloo Station to the small country town of Ramsgard in Dorset is a journey of not more than three or four hours, but having by good luck found a compartment to himself, Wolf Solent was able to indulge in such an orgy of concentrated thought, that these three or four hours lengthened themselves out into something beyond all human measurement.

THUS opens *Wolf Solent*, one of the masterpieces written by John Cowper Powys in the 1930's.

From the moment I opened the package from Amazon and started reading the first paragraph through to the end of this hefty book (literally, considering its 600 pages) I was under a spell, as if I'd entered a magical forest, one made up of words and strange sensations, complex and mystical. Powys is a master of the English language, deeply acquainted with all its layers. This ability is one of the main axes of his books, the language is a dimension in which the characters exist.

Though his name unquestionably belongs to any list of great writers, such as Proust, Wordsworth, Dostoïevsky or Shakespeare, curiously enough it is unknown among readers. Even the fact that he was part of a literary family (much like the Brontë sisters) did not compensate for his lack of fame. Two brothers of his, Llewelyn and Theodore Francis, were authors by their own rights, as well as Alyse Gregory, Llewelyn’s wife.

John Cowper Powys was born in 1872 in Derbyshire, England, and passed away in 1963, in a small village in Wales. He was a son of a famous Welsh family: His father, a vicar, and mother had raised eleven children. John Cowper has always insisted that his true soul and sensibility had remained Welsh, in spite of the fact that he grew up in England and spent 30 years mainly in the United States. In addition to his relatively famous brothers, one of his sisters, Gertrude, was a painter, another, Marian, was an expert on lace, and his other siblings were equally gifted. The Powys family kept close ties and nurtured an unyielding passion for nature. These themes are clearly visible in his books, whence nature complements language. The English language and English natural scenery, especially the Southwest countryside, are fundamental dimensions in Powys's books, some people even characterise Powysian nature with paganism.

Upon graduating from Cambridge, John Cowper gave lectures throughout England. By 1904, he had received an invitation to lecture in the USA, where he remained until 1934. He lived mostly in New York City and in the Hudson Valley in upstate New York. While living in New York, he wrote *Wolf Solent*, situated in the county of Dorset and the summer resort of Weymouth. That scenery could not have been more contradictory to the big metropolis, and I shall return to it later on. Five years of further solitude gave birth to the other books of the tetralogy, *A Glastonbury Romance*, *Weymouth Sands* and *Maiden Castle*. All the books take place in the same geographic vicinity, the last actually refers to an

John Cowper Powys — un classique inconnu

> Il n'y a que trois ou quatre heures de train entre Waterloo Station et la petite ville de Ramsgard dans le Dorset, mais ayant eu la chance de trouver un compartiment libre, Wolf Solent put se livrer ainsi à une telle orgie concentrée de ses pensées que ces trois ou quatre heures se prolongèrent en quelque chose dépassant la mesure humaine.

AINSI commence *Wolf Solent*, un des chefs d'œuvre de John Cowper Powys écrit dans les années trente.

Dès que j'ouvris le paquet envoyé par Amazon et que je commençai à lire le premier paragraphe, et ce jusqu'à la fin de ce livre costaud (littéralement, car il fait 600 pages) je fus sous le charme, comme si j'avais pénétré dans une forêt magique, une forêt faite de mots et d'étranges sensations, complexes et mystiques. Powys est un maître de la langue anglaise, avec une profonde connaissance de toutes ses strates. Cette capacité est un des axes de ses livres, la langue est une dimension dans laquelle les personnages existent.

Bien que son nom appartienne indiscutablement à la liste de grands écrivains, tels que Proust, Wordsworth, Dostoïevski ou Shakespeare, curieusement il est inconnu des lecteurs. Le fait même qu'il appartenait à une famille littéraire (tout comme les Brontë) n'a pas été suffisant pour le faire connaître. Deux de ses frères, Llewelyn et Theodore Francis, étaient eux-mêmes écrivains à part entière, ainsi qu'Alyse Gregory, la femme de Llewelyn.

John Cowper Powys était né en 1872 dans le Derbyshire en Angleterre et il mourut en 1963 dans un petit village du Pays de Galles. Il était le fils d'une famille galloise célèbre: son père, pasteur, et sa mère élevèrent onze enfants. Bien qu'élevé en Angleterre et ayant vécu 30 ans principalement aux Etats Unis, John Cowper a toujours insisté sur le fait que son âme véritable et sa sensibilité étaient restées galloises. En plus de ses deux frères relativement connus, une de ses sœurs, Gertrude, était peintre et une autre, Marian une experte de la dentelle, et ses autres frères et sœurs étaient tout aussi doués. La famille Powys était très unie et nourrissait une passion indéfectible pour la nature. Ces thèmes sont tout-à-fait évidents dans ses livres, dans lesquels la nature complète le langage. La langue anglaise et le paysage rural anglais, en particulier la campagne du sud ouest, sont des dimensions fondamentales dans les livres de Powys, et l'on a même pu caractériser la nature powysienne comme étant d'essence païenne.

A la fin de ses études à Cambridge, John Cowper devint conférencier dans toute l'Angleterre. En 1904, il reçut une invitation pour faire des tournées de conférences aux Etats Unis, où il demeura jusqu'en 1934. Il vécut surtout à New York puis au nord de l'état, dans la vallée de l'Hudson. C'est à New York qu'il écrivit *Wolf Solent*, qui se situe dans le comté du Dorset et notamment dans la station balnéaire de Weymouth. Un tel paysage n'aurait pu former un plus grand contraste avec la grande métropole, j'y reviendrai plus loin. Cinq années supplémentaires de solitude donnèrent naissance aux autres livres de la tétralogie, *Les Enchantements de Glastonbury*, *Les Sables de la Mer* et *Camp Retranché*. Tous ces livres se passent dans la même région géographique, le dernier fait référence d'ailleurs à un site archéologique qui fut une cité en 3000

archaeological site used as a town as early as 3000 BC. This detail is significant for the general atmosphere infused in Powys' work, where past and present intermingle on similar and crossing levels of external and mental realities.

The years John Cowper spent in the USA, augmented by his deep understanding of human nature, allowed him to formulate a more complicated insight into American life, whilst many Europeans had cultivated opinions based on prejudices and half-truths. In his *Autobiography* he wrote:

> It would be a gross misunderstanding of my attitude to America if any European person supposed I under-rated all the good I've got from my life over here. It infuriates me to listen to ignorant, irresponsible "summer-butterflies" traducing America! They know as little about the platonic "essences" of this extraordinary land as they do about Russia (...) I would like to record here and now (...) that at least one European, if an Englishman *is* a European, feels that he owes more, in the matter of his inmost spiritual growth, to America, than to all the cathedrals and all the castles, and all the writers too — except Homer and Dostoevsky — of the historic Old World.

One summer, a few years ago, I made up my mind to embark on a pilgrimage to John Cowper Powys country, assisted by a good friend, acquainted with Powys and Dorset. Actually, that region is well-known in literati circles mainly because of Thomas Hardy, the author of, amongst many others, *The Mayor of Casterbridge* and *Tess of the d'Urbervilles* (both are familiar due to their film and TV adaptations).

The Dorchester vista is very much familiar to any aficionado of British TV "period dramas", lazy hills coloured in green and grey, herds of sheep in meadows surrounded with wooden fences, small narrow roads curving through small villages with small stone houses. Wolf Solent, Powys' protagonist, wanders among the back roads and towns of Dorset, contemplating nature and human spirit, what he calls his "mythology" (a typical Powys poetic definition, combining reflection upon human nature and pantheistic adoration of nature). Solent, coveting a poetic soul, leaves London for economical reasons. He comes between two women, one a sensuous knockout, the other an angelic girl. It is very surprising to read how a book written some 70 years ago is able to evoke such erotic sensations, especially by the sophisticated use of the English language.

The summer resort town of Weymouth is today only a vulgar shadow of past glory. Looking over the wide bay are hotels and guest houses with peeling walls, noisy and cheap amusement parlours, reminiscent of the dilapidated Tel Aviv board walk of the 70's. The scenery is engulfed by the smell of burnt oil coming from the fish-and-chip stands. The area is saturated with historical sites, from Maiden Castle, through many Manors and Castles, places of importance to Thomas Hardy as well as to Admiral Hardy, Nelson's flag-captain at the battle of Trafalgar. Topping all is one of the most bizarre spots of them all near the village of Cerne Abbas, a 60 meters high image of a man, carved over a hill, featuring an

avant J-C. Ce détail est révélateur de l'atmosphère générale qui imprègne les livres de Powys où le passé et le présent se mêlent selon des strates entrecroisées de réalités externes et mentales.

Les années que John Cowper passa aux Etats Unis s'ajoutant à sa profonde connaissance de la nature humaine, lui permirent de faire preuve d'une vision complexe de la vie américaine, alors que de nombreux Européens avaient développé des opinions basées sur des préjugés et des demi-vérités. Dans son *Autobiographie* il écrit:

> L'Européen qui supposerait que je sous-estime ce que ma vie ici m'a apporté se méprendrait grossièrement. J'enrage lorsque j'entends d'ignorants, d'inconscients "touche-à-tout" donner leur version de l'Amérique! Ils n'en savent pas plus long sur l'"essence" platonicienne de ce pays extraordinaire que sur la Russie (...) Je voudrais signaler (...) qu'un Européen tout au moins — si toutefois un Anglais est bien un Européen — a le sentiment de devoir plus à l'Amérique qu'à toutes les cathédrales, à tous les châteaux et à tous les écrivains — Homère et Dostoïevski exceptés — de l'historique Ancien Monde. (trad. M. Canavaggia)

Il y a quelques années, un été, je résolus de m'embarquer dans un pèlerinage au pays de John Cowper Powys, aidé par une amie qui connaissait bien Powys et le Dorset. Cette région est devenue célèbre dans les cercles littéraires à cause de Thomas Hardy, auteur entre autres du *Maire de Casterbridge* et de *Tess d'Urberville* (que leur adaptation pour le cinéma et la télévision ont révélés.)

Le paysage autour de Dorchester est très familier à tout aficionado des "drames historiques" de la télévision britannique, avec ses douces collines vertes et grises, ses troupeaux de moutons dans des prairies clôturées de barrières en bois, ses routes étroites serpentant à travers des villages aux maisons en pierre. Wolf Solent, le protagoniste de Powys, parcourt les petites routes et les villes du Dorset, plongé dans la contemplation de la nature et de l'esprit des hommes, ce qu'il appelle sa "mythologie", une définition poétique typique de Powys, combinant ses réflexions sur la nature humaine et une adoration panthéiste de la nature. Solent, qui aspire à une âme poétique, quitte Londres pour des raisons d'économie. Il se retrouve entouré de deux jeunes femmes, l'une d'une beauté renversante, l'autre une sorte d'ange. Il est surprenant de lire comment un livre, écrit il y a quelques soixante-dix ans, peut évoquer de telles sensations érotiques, particulièrement à travers l'utilisation sophistiquée de la langue anglaise.

La station balnéaire de Weymouth n'est aujourd'hui que l'ombre vulgaire de sa gloire passée. Faisant face à une large baie se succèdent des hôtels et des maisons d'hôtes aux murs qui s'écaillent, des salles de jeux bruyantes et minables, le tout rappelant les "planches" du Tel-Aviv des années soixante-dix. Le paysage est noyé dans l'odeur d'huile brûlée s'échappant des stands de fish-and-chip. Les environs regorgent de sites historiques, depuis Maiden Castle jusqu'à de nombreux manoirs et châteaux, des endroits importants autant pour Thomas Hardy que pour l'Amiral Hardy, Capitaine de pavillon de Nelson à la bataille de Trafalgar. Pour couronner le tout, on trouve en un des endroits les plus bizarres de tous, près du village de Cerne Abbas, l'image d'un homme de 60 mètres de haut, sculptée sur une colline, et qui montre une énorme érection.

enormous erection. Oddly enough, that figure suits the character of Wolf Solent.

Fortunately, I was reading *Wolf Solent* while reading *The Professor And The Madman* by Simon Winchester, on how The Oxford English Dictionary was compiled. Using that book as a prism, John Cowper Powys's way with language was enhanced tenfold. Powys's writing requires as vast spaces as possible, geographically as well as linguistically. Elaborate and intricate nature narrations, external and internal, require a vessel of wide breadth by means of language usage.

To my great joy, my friend bought me a copy of one of Powys' philosophical tracts, *The Meaning Of Culture* in its original 1930 version. In the preface, JCP wrote:

> It is perhaps unwise to attempt any single dogmatic definition of culture... One rather felicitous definition runs as follows - 'Culture is what is left over after you have forgotten all you have definitely set out to learn' — and in this sally you get at least a useful warning against associating culture too closely with the academic paraphernalia of education.

It seems to me that the above definition aptly elucidates the depth of the Powys experience. The reader cannot but strenuously engage with the lushness of language, nature and intrigues which befall Powys heroes and heroines.

Ron Ben Jacob

First published in Hebrew Feb. 26th 2001, this article in *Haayal Hakore* presents John Cowper Powys, probably for the first time, to an Israeli audience.

°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°

What I would like from a literary critic, and it is seldom he gives it me, is that, concerning a book, he explain to me, better than I would be able to myself, why reading it gives me a pleasure for which it is impossible to substitute any other. You mention to me only what is not exclusive to it, and its exclusive quality is all that matters to me. A book which captivated me is like a woman to whose charm I succumb: devil take her ancestors, her birthplace, her social class, her relations, her education, her childhood friends! The only thing I expect from your critical discourse is the ring of truth in your voice which will make me feel that you are in love, in love in the same manner as I am: I only need the confirmation and pride that the parallel and lucid love of an eloquent third person gives to the lover. And as to the "contribution" of the book to literature, to the enrichment it is supposed to bring me, let it be known that I wed even *without dowry*.

J. Gracq, *En lisant, en écrivant*, Corti, p. 178

Curieusement, cette figure convient tout-à-fait au personnage de Wolf Solent.

J'eus la chance de lire *Wolf Solent* en même temps que *Le Fou et le Professeur*, de Simon Winchester, qui décrit comment l'Oxford English Dictionary fut compilé. Avec ce dernier comme prisme, l'utilisation par Powys de la langue s'en trouva dix fois embellie. L'écriture de Powys requiert des espaces aussi vastes que possible, géographiques ou linguistiques. La narration élaborée et compliquée de la nature, externe comme interne, requiert un réceptacle de vastes proportions dans l'utilisation de la langue.

A ma grande joie, mon amie m'offrit un exemplaire de l'un des livres philosophiques de Powys, *The Meaning of Culture (Le sens de la Culture)*, dans une édition datant de 1930. Dans sa préface, JCP écrit:

> Il serait malvenu d'entreprendre une définition spécifique et dogmatique de la culture... La définition suivante de la culture semblerait assez à propos: "la culture est ce qui reste lorsque vous avez tout oublié...[1] " Boutade qui vous donne au moins un précieux avertissement contre le danger d'associer la culture à l'attirail académique de l'éducation.
> (trad. M-O. Fortier-Masek)

Il me semble que la définition ci-dessus éclaire la profondeur de l'expérience de Powys. Le lecteur se doit de se confronter vigoureusement à la luxuriance de la langue, de la nature et des expériences qui surviennent aux héros et héroïnes de Powys.

Ron Ben Jacob (trad. J. Peltier)

Publié à l'origine en hébreu dans *Haayal Hakore*, 26 février 2001, cet article présentait John Cowper Powys, sans doute pour la première fois, à un public israélien.

°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°

Ce que je souhaite d'un critique littéraire, et il ne me le donne qu'assez rarement, c'est qu'il me dise à propos d'un livre, mieux que je ne pourrais le faire moi-même, d'où vient que la lecture m'en dispense un plaisir qui ne se prête à aucune substitution. Vous ne me parlez que de ce qui ne lui est pas exclusif, et ce qu'il a d'exclusif est tout ce qui compte pour moi. Un livre qui m'a séduit est comme une femme qui me fait tomber sous le charme: au diable ses ancêtres, son lieu de naissance, son milieu, ses relations, son éducation, ses amies d'enfance! Ce que j'attends seulement de votre entretien critique, c'est l'inflexion de voix juste qui me fera sentir que vous êtes amoureux, et amoureux de la même manière que moi: je n'ai besoin que de la confirmation, et de l'orgueil, que procure à l'amoureux l'amour parallèle et lucide d'un tiers bien-disant. Et quant à l' "apport" du livre à la littérature, à l'enrichissement qu'il est censé m'apporter, sachez que j'épouse même *sans dot*.

J. Gracq, *En lisant, en écrivant*, Corti, p. 178

[1] *note de l'éditeur*: une traduction plus proche de l'anglais serait: "...tout oublié de ce que vous aviez catégoriquement décidé d'apprendre... "

About St Andrew's church in Stoke sub Hamdon

This church, (now known as St Mary's), mentioned by John Cowper Powys in *Wood and Stone* under the name of Athelston Church, and its very striking tympanum[1], have an interesting history which has been investigated by Susan Rands, clarifying certain points.

About the change of name: according to vol. III of *Victorian County History of Somerset* (Oxford University Press), the church was known as St Andrew's from 1866 to 1891. But in 1891 it was consecrated to St Mary and its name is now St Mary the Virgin. The reason for this change is not given (in earlier years the dedication was to St Denys) but it has been suggested to Susan by Dr David Bromwich, the County Librarian, that people by the end of the 19th cent. were taking an historical interest in church dedications and may have found evidence that this church was originally dedicated to St Mary and they therefore restored that name. It is possible that the reason for the change could be discovered with much more research.

Susan has taken the trouble to look up N. Pevsner on this tympanum and this is what he writes:

> The tympanum is a most curious and seemingly haphazard assembly of parts: the tree of life in the middle, with three big birds, to the left a figure whose surprising presence is attested by the inscription
>
> S A
> G I
> T A R
> I U S
>
> to the right the lamb and the cross and below it a larger animal labelled Leo. Why this choice of just two signs of the Zodiac? Leo represents August, Sagittarius December. So perhaps they were meant to stand for Summer and Winter. At the same time the carver may well have applied to them his more rustic conceptions, the lion as strength and the archer as the forces of evil...[2]

Susan adds that Pevsner has probably missed the identification (made by John Cowper) of Sagittarius and Leo with King Stephen and Queen Maud.[3]

Then there is the description Susan found in *Rambles in Somerset*, by G.W. and J.H.Wade :

> Of the Norman church there remain a groined porch, a noble chancel arch, a few round-headed windows, and a doorway displaying a tympanum carved with King Stephen's badge of the Zodiacal Sagittarius. The Early English builders gave it the north transept and the tower. In the Decorated period there were added the south transept and some foliated

[1] *la lettre powysienne*, n° 2, p. 46

[2] *South and West Somerset*, Nicolaus Pevsner, "The Buildings of England series", Penguin, 1958, p.304

[3] *Wood and Stone*, Village Press, p.439

A propos de l'église St Andrew's à Stoke sub Hamdon

Cette église, (connue de nos jours sous le nom de St. Mary's), mentionnée par John Cowper Powys dans *Wood and Stone* sous le nom de "Athelston church", et son remarquable tympan[1], ont une histoire intéressante. Susan Rands a fait des recherches à ce sujet permettant de clarifier certains points.

Au sujet du changement de nom: selon le vol. III de *Victorian County History of Somerset* (Oxford University Press), l'église était connue de 1866 à 1891 sous le nom de St. Andrew's. Mais en 1891 elle fut dédiée à St. Mary et son nom est maintenant St. Mary the Virgin. La raison de ce changement n'est pas donnée (elle fut autrefois consacrée à St. Denys) mais Dr David Bromwich, bibliothécaire du comté, a suggéré que vers la fin du 19ème siècle les gens ont commencé à prendre un intérêt historique aux consécrations d'églises et ont peut-être eu la preuve que cette église était originellement dédiée à St. Mary; ils ont en conséquence rétabli ce nom. Des recherches plus poussées permettraient peut-être d'en savoir davantage.

Susan a pris la peine de consulter N. Pevsner au sujet du tympan et voici ce qu'il écrit:

> Le tympan est un composé des plus curieux de différentes parties apparemment réunies au hasard: l'arbre de vie au milieu avec trois grands oiseaux, à gauche un personnage dont la présence surprenante est attestée par l'inscription
>
> S A
> G I
> T A R
> I U S
>
> à droite l'agneau et la croix et au-dessous un animal plus grand nommé Leo. Pourquoi ce choix de seulement deux signes du Zodiaque? Leo représente Août, Sagitarius Décembre. Ils représentaient peut-être l'été et l'hiver. Il se peut aussi que le sculpteur leur ait appliqué des conceptions plus rustiques, le lion comme signe de force et l'archer représentant les forces du mal...[2]

Susan ajoute que Pevsner n'a probablement pas vu l'identification (que fait John Cowper, lui) de Sagitarius et Leo avec le Roi Etienne (Stephen) et la Reine Mathilde (Maud).[3]

Dans *Rambles in Somerset* de G.W. et J.M. Wade, Susan a trouvé la description suivante:

> De l'église romane il reste un porche à voûte d'arêtes, une arche de chœur fort belle, quelques fenêtres en plein cintre, et une porte surmontée d'un tympan sculpté avec l'écusson du Sagittaire zodiacal du Roi Stephen. Des bâtisseurs de l'époque gothique primitif lui ont légué le transept nord et la tour. A l'époque du gothique décoré lui furent ajoutés le transept sud et quelques fenêtres foliées à remplages dans les murs de

[1] *la lettre powysienne* n° 2, p.46

[2] *South and West Somerset*, Nicolaus Pevsner, "The Buildings of England series", Penguin, 1958, p.304

[3] *Wood and Stone*, Village Press, p.439

> and traceried windows in the nave walls. A Renaissance sepulchral canopy in the chancel and a Jacobean pulpit complete the church's architectural history. The church merits a thorough examination as it forms a little concise architectural compendium.[4]

Susan remembers that when the Powys Society visited the church in August 1999, Stephen Powys Marks made the comment that it was studying this church, spending hours sketching it in the company of his nearest brother Llewelyn that made A.R. Powys decide to be an architect.

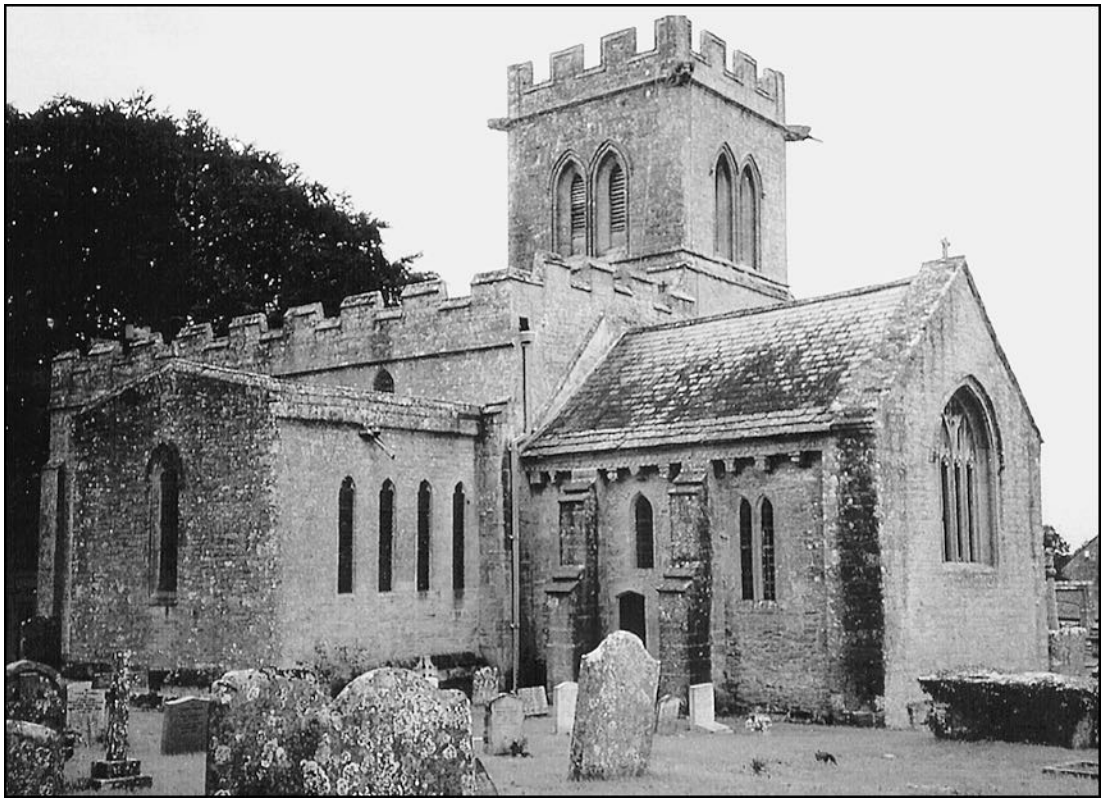


Photo courtesy Susan Rands

St Mary's church in Stoke sub Hamdon

Susan ends her remarks on the church described in *Wood and Stone* by noticing that John Cowper's use of the tympanum is characteristic of the way observations of real objects lit his imagination; and it is characteristic of the fate of poor James Andersen, in that novel, who was not content with the surface of things, that he should by "removing the moss and lichen" reveal symbols of the most bitter and bloody strife in the history of England.

Further reading:

Somerset, Sylvia Townsend Warner, Vision of England Series, Elek Books, 1949
Somerset, Monica Dickens, 1963, The Abbey Press, Sherborne, pp.158, 159.

[4] *Rambles in Somerset*, G.W. & J.H. Wade, Methuen, 1912-1913, p.128

la nef. Un dais de sépulcre Renaissance dans le chœur et un pupitre jacobéen complètent l'histoire de l'architecture de cette église. L'église mérite un examen approfondi car elle présente un abrégé architectural concis.[4]

Susan se rappelle que lorsque la Powys Society visita l'église en août 1999, Stephen Powys Marks rappela que c'était en étudiant cette église, en passant des heures à en faire des croquis en compagnie de Llewelyn, son frère le plus proche, que A.R. Powys décida de devenir architecte.

Susan clôt ses notes sur l'église décrite dans *Wood and Stone* en remarquant que l'utilisation du tympan que fait John Cowper est caractéristique de la façon dont l'observation d'objets réels déclenchait son imagination; et elle est caractéristique aussi du destin du pauvre James Andersen du roman qui ne se satisfait pas de la surface des choses, et qui, "en enlevant la mousse et le lichen", met au jour les symboles d'un des conflits les plus acharnés et sanglants de l'histoire d'Angleterre.

Photographie Susan Rands

Enclos de St Mary's à Stoke sub Hamdon

Autres lectures:

Somerset, Sylvia Townsend Warner, Vision of England Series, Elek Books, 1949
Somerset, Monica Dickens, 1963, The Abbey Press, Sherborne, pp.158-159.

[4] *Rambles in Somerset*, G.W. & J.H. Wade, Methuen, 1912-1913, p.128

An undiscovered Letter from John Cowper to Llewelyn

(contributed by C. Armandet)

April 193?

Lulu — dearest—

O I do hope that you are better? And have got your strength & sleep back. But, do you know, insomnia sometimes inspires? If you sleep badly, plunge into meditation, child of my heart, & give us soon one of these books which are your supreme Gift, stamped with your famous Style, so unique and unequalled that even the most bad-tempered critics set you among the Classics of English Literature!

I started my new Historical Novel *The Cliffs of Tintinhull* yesterday. It takes place at the beginning of the century and it's about Anarchists — at least one of them, & of course he is Russian — my old friend Emma Goldman would have taught me a lot about it all, but she is almost dead, Lulu, almost dead, and as to James, Bernie, Arnold, & the Catholic, they are all *completely* dead... But, aye, it is still given to us, the sons of Mary Cowper Powys, to tread without remorse the mountains here below before going to contemplate those of the Moon!

I made a false start with my Novel — it was too scattered, too aimless and Phyllis forced me to re-write & re-write the whole of the first chapter. She is a born critic! And now publishers won't have the opportunity to ask *for cuts* as they generally do. But, Lulu, I so love to write at top speed, just as I love to walk *at top speed* without ever stopping! During my four-hour walk along the river, where these knotted alders grow which make the water *black* & sinister, I met the daughter of Mrs Evans, our neighbour — not really our neighbour, but almost! — and she told me that she never *wore a watch*! Because she always knew what time it was... Women always know these things *as a matter of course* & they know many another thing, but they *don't know* that they know them.

It is still cold and I go out with my scarves & my big thick overcoat, but I have lost, yes, lost, the old Boots I had bought in New York. Our Betty has looked for them too & she says they have *disappeared*. O, poor me! Ailinon! *Ailinon*! Maybe they are seven-league Boots and wanted to take a walk, but will come back home by themselves one of these days!

The Russian Anarchist is called Ivan, & there is also a Nell and a Betty, who are the daughters of his landlady and an Epicurean-Lucrecian who is very much like our Lulu... They print tracts in order to hand them out, but these are all scattered by the *North Wind and are forever sunk unto the sea*. The very sea where you bathed once, you remember?

Iris the Gods' Messenger — the lady at the post-office you met once — asked me to give you her greetings. So I salute you as well as Alyse and little Lizzie whom I love because she loves you.

Bless you,

Jack-without-his-Boots

PS: Are there any *cliffs* at Tintinhull? Just think if there were *none*! What a BLUNDER it would be! (I am a dunce at Geography).

Editor's Note: there is nevertheless some slight doubt as to the authenticity of this letter.

Une Lettre inédite de John Cowper à Llewelyn

(Contribution de C. Armandet)

Avril 193?

Mon cher Lulu,

Comment vas-tu? J'espère que tu as repris un peu de force et retrouvé le sommeil. Mais sais-tu que les insomnies sont parfois favorables à la création? Si tu dors mal, médite, enfant de mon coeur, et donne-nous bientôt un de ces livres dont tu as le secret, empreint de ton célèbre Style qui fait que même les critiques les plus revêches te classent parmi les Classiques de la Littérature Anglaise!

J'ai commencé mon nouveau Roman Historique *Les Falaises de Tintinhull*. Ca se passe au début du siècle et ça parle des Anarchistes — au moins d'un et, bien sûr, il est Russe — ma vieille amie Emma Goldman aurait pu m'en apprendre beaucoup là-dessus, mais elle est presque morte, Lulu, elle est presque morte, comme sont *complètement* morts James, Bernie, Arnold et le Catholique... Mais il nous est encore donné, à nous, les fils de Mary Cowper Powys, de fouler sans remords les montagnes de ce Bas-Monde avant d'aller voir ce qu'il en est dans celles de la Lune!

J'ai fait un faux départ pour mon Roman... c'était trop dispersé, trop peu ciblé et Phyllis m'a obligé à reprendre tout le premier chapitre. C'est une critique-née! et maintenant les éditeurs ne pourront pas me demander de *faire des coupures* comme ils le font en général. Mais, Lulu, j'aime tellement écrire à toute vitesse, comme j'aime marcher *à toute vitesse* sans jamais m'arrêter! Pendant ma promenade de quatre heures au bord de la rivière, là où poussent les aulnes tout tordus qui rendent l'eau *noire* et sinistre, j'ai rencontré la fille de Mrs Evans, notre voisine — bon, pas tout-à-fait notre voisine, mais presque! — et elle m'a dit qu'elle ne portait *jamais de montre*! Parce qu'elle savait toujours quelle heure il était... Les femmes savent toujours ces choses-là *naturellement* et elles savent beaucoup d'autres choses, mais elles *ne savent pas* qu'elles le savent!

Il fait encore froid et je sors avec mes écharpes et mon gros pardessus, mais j'ai perdu, oui, perdu les vieilles bottes que j'avais achetées à New York. Impossible de mettre la main dessus. Notre Betty les a cherchées et elle dit qu'elles ont *disparu*. Oh, pauvre de moi! Ailinon! Ailinon! Ce sont peut-être des bottes de sept lieues qui ont eu envie de faire un tour, mais qui rentreront sagement au bercail un de ces jours!

L'Anarchiste Russe s'appelle Ivan et il y a aussi Nell et Betty, les filles de sa logeuse, et un Epicurien-Lucrècien qui ressemble à notre Lulu... ils impriment des tracts pour les distribuer mais ils sont tous emportés par le *Vent du Nord et ils sont engloutis à jamais dans la mer*. Celle-là même où tu t'es baigné un jour, tu t'en souviens?

Iris la Messagère des Dieux — la dame de la Poste que tu as rencontrée une fois — m'a dit de te saluer. Je te salue donc ainsi qu'Alyse et la petite Lizzie que j'aime parce qu'elle t'aime.

Que Dieu te bénisse,

Jack-sans-ses-bottes

PS: Y a-t-il des *Falaises* à Tintinhull? Imagine un peu s'il n'y en a *pas*! Quelle BOURDE ce serait! (Je suis nul en Géographie)

Note de l'Editeur: Il subsiste néanmoins quelque doute quant à l'authenticité de cette lettre.

PELE MELE

La Quinzaine littéraire a consacré toute une page à *Esprits-Frères, Lettres Choisies* (numéro 820, du 1er au 15 Décembre 2001). Dans cet article, "Un Powys humain très humain", Daniel Thomières souligne la profonde humanité de Powys et remarque que ce recueil de Lettres nous permet de mieux saisir qu'une des facettes de Powys est celle de l'homme privé, avec ses douloureux problèmes de santé. Selon Thomières, il est permis de se demander si les souffrances qu'il a endurées avec ses ulcères et son estomac détraqué ne lui ont pas "donné le recul nécessaire pour entr'apercevoir des vérités surhumaines, voire supra-humaines."

C'est aussi, entre autres considérations, ce que relève Bernard Quiriny dans les colonnes de *Chronic'art,* un jeune magazine plein de talent et d'idées et dont la chronique "livres" est fort intéressante. Christiane Poussier m'avait signalé que dans son numéro 2 (décembre 01-janvier 02), on trouvait un article en double page, "Faust en Galles du Nord", parlant fort bien, à propos de la sortie d'*Esprits-Frères,* de John Cowper Powys, de sa vie et de ses idées. Quiriny dit joliment en parlant des Lettres: "C'est là que mélangeant Dieu et ses maux d'estomac, parlant de Blake puis du rationnement du papier, il couchera le plus librement ses humeurs, ses fantasmes et ses marottes."
Le magazine *Chronic'art* existe aussi en version Web où les articles sont parfois différents de ceux de la version papier. Bernard Quiriny y a d'ailleurs écrit une note sur Theodore Powys à l'occasion de la re-publication chez Gallimard de *Capitaine Patch,* ce qui mérite d'être souligné car on ne parle pas très souvent de Theodore Powys dans notre pays:

http://www.chronicart.com/livres/livres_fictions.php3?id=7250

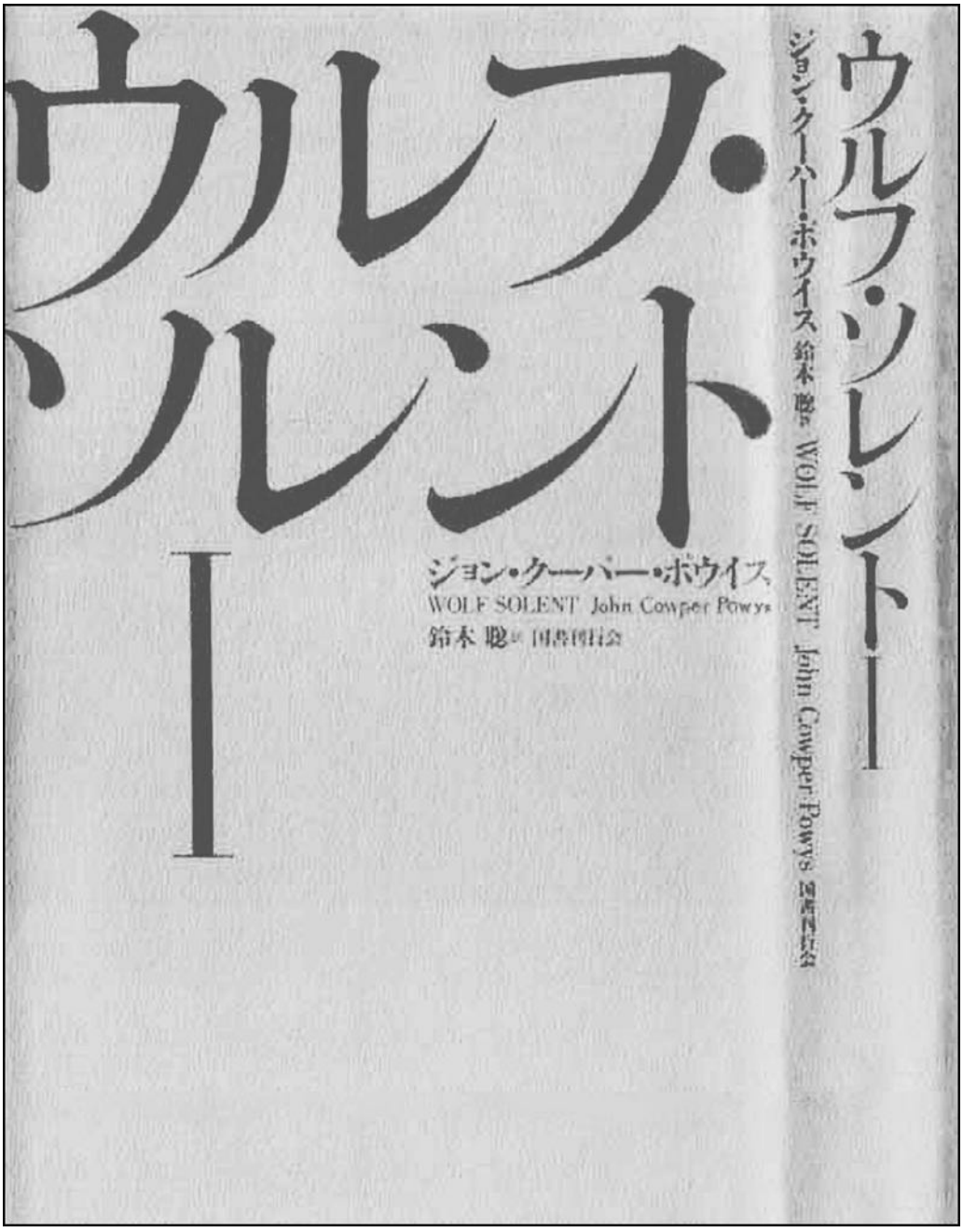
Ces derniers temps, ayant cherché pour une amie *Autobiographie* chez les libraires, je suis en mesure de révéler que ce livre s'est si bien vendu qu'il fallut en février procéder à une nouvelle réimpression. On peut ainsi le commander de nouveau sans problème. C'est une double bonne nouvelle, car il est réconfortant de constater cet enthousiasme de lecteurs avertis pour ce qui demeure un des livres les plus réjouissants et dynamiques de John Cowper.

Anthony Head m'apprend que *Wolf Solent* a été publié au Japon en septembre dernier (voir ci-contre la jaquette). Il a été publié en deux volumes brochés, à environ 30 € chacun. Un certain nombre de sites internet de différents pays autour de Powys et du Dorset sont cités dans l'Introduction, y compris celui de la Powys Society anglaise... et le mien, ce dont je suis ravie.

A tous ceux qui lisent l'anglais et aimeraient en savoir davantage sur les Powys, je rappelle qu'outre le *Powys Journal* annuel envoyé à tous les membres de la Powys Society anglaise, il est aussi possible de se procurer des numéros de la *Powys Review*. Vous pouvez en consulter les tables des matières à:

http://www.powys-lannion.net/Powys/PowysRev/Contents.htm

et me contacter si un numéro vous intéresse.



Dust jacket of the 9/2001 Japanese edition of *Wolf Solent* (vol I)

Reading from left to right, the top line consists of 3 characters for syllables which spell: U RU (middle 2 marks) and FU i.e. URUFU. This is the nearest sound possible to "Wolf" in the Japanese syllabary. The big full-stop indicates a break between names, and then the next line of 4 characters reads: SO RE N TO, which is easier to understand as "Solent". This is how foreign names and words of foreign origin are usually transliterated into Japanese. So our Wolf becomes Urufu Sorento in Japanese, which has a nice ring to it.

Just beneath this is written JI YO N . KUU PAA . PO U I SU and then the title and author in English. Just beneath that is written "Suzuki Akira" (3 characters) and "translator" (1 small character) and then "Kokusho Kankoukai" (5 characters), the name of the publisher. The hard covers to both volumes actually have floral designs on them which are more attractive than the dust jackets.

Anthony Head.

Directrice de la publication: Jacqueline Peltier
Penn Maen
14 rue Pasteur
22300 Lannion
e-mail: J.Peltier@laposte.net
Abonnement annuel 5,00 € pour 2 numéros
Réimpression par nos soins
Numéro 3, 5 avril 2002. Dépôt légal à parution
ISSN 1628-1624